

LES PERVERS NARCISSIQUES MANIPULATEURS

Philippe VERGNES (PARTIE 1/2)

Passée dans le langage courant, notamment grâce à l'impact médiatique des articles, émissions, débats et conférences dédiés à ce sujet, l'expression « pervers narcissique » a gagné le grand public. Mais que savons-nous au juste de cette théorie ?

Une relecture du concept qui offre une nouvelle approche des événements sociaux et des crises de plus en plus fréquentes que nous traversons.

Un complément d'information utile à tous, même et surtout pour toutes celles et tous ceux qui s'imaginent être à l'abri de ces personnalités difficiles et du processus destructeur qu'elles insufflent à notre société.

Au-delà de l'actualité événementielle qui rythme l'audimat, il est assez surprenant qu'un thème tel que celui-ci, d'ordinaire réservé aux revues ou magazines spécialisés, soit si abondamment traité dans les médias d'actualité destinés à un large public. C'est tout d'abord le journal *Le Nouvel Observateur* qui a allumé la mèche avec une enquête sur « Les manipulateurs de l'amour » paru dans son n° 2463 du 19 au 25 janvier 2012. Cet hebdomadaire récidiva au mois de mars 2012 en leur dédiant un dossier complet et sa page de couverture sous le titre : « Les pervers narcissiques » (*Le Nouvel Observateur*, n° 2471 du 15 au 21 mars 2012). C'est ensuite la plupart des médias, certaines chaînes télé et de nombreuses radios qui ont évoqué ce sujet avec un « enthousiasme » quasi « frénétique ».

Un pareil traitement, quelle que soit la source d'information habituelle utilisée (télé, radio, presse écrite, Internet, etc.), est très surprenant vu la nature du sujet qui ne semble pourtant pas correspondre aux standards de sélection classique que les éditorialistes réservent généralement pour la Une des journaux d'actualités.

Ceux qui connaissent cette problématique se souviendront qu'il y a cinq ans en arrière seulement, parler en public de perversion narcissique ou de pervers narcissique équivalait à mener un débat entre ufologues et sceptiques. Toutefois, les divers articles abordant cette problématique ont produit leurs effets et l'idée semble dorénavant ancrée dans le langage courant.

Pour autant, et malgré le satisfecit que le grand public accorde à cette notion, cette évolution ne s'est pas faite sans peine et nombreux sont encore les aprioris, les clichés ou autres préjugés qui résultent d'une vulgarisation, parfois excessive, d'un concept mal maîtrisé. Il faut dire que l'impact médiatique a banalisé l'usage de cette appellation, tant et si bien que cet état de fait peut laisser croire à une véritable invasion, non pas de petits hommes verts, mais de pervers narcissiques. Nous sommes donc passés, en très peu de temps, d'un nihilisme complet envers une réalité inconnue, à une situation quelque peu ubuesque du genre : « nous sommes envahis par les pervers narcissiques ». Ce que dénoncent quelques « spécialistes » qui regrettent ou déplorent l'utilisation exagérée de cette terminologie parfois mise à « toutes les sauces ».

Mais qu'en est-il au juste ? Car si ces « experts » stigmatisent un phénomène contre-productif, ils ne l'expliquent pas pour autant. Et pour cause... la perversion narcissique est une théorie qui reste difficile à appréhender même pour les pys qui ont contribué à la faire connaître.

Pour preuve, si besoin est, la simple question de savoir qui, parmi ces personnes avisées, est en mesure de décrire le mouvement perversif (ou mouvement pervers narcissique) ?

Je vous rassure tout de suite, pour avoir posé la question à maintes reprises, la réponse reste quasi invariablement la même : « Le mouvement pervers narcissique ? Quésaco ? »

Cet article n'ayant pas pour vocation de chercher les raisons d'une telle carence de la part des « promoteurs » du concept de pervers narcissique, je concentrerai mes efforts sur la description (forcément réductrice bien que faisant appel à de nombreuses citations qui ne sauraient être résumées afin de respecter l'authenticité des idées abordées) de ce que l'inventeur de cette théorie, à savoir Paul-Claude RACAMIER, a souhaité décrire en créant tout un vocabulaire spécifique pour symboliser (expliquer) ce « mouvement pervers narcissique ». Car si cette « contagion » (et le sentiment d'invasion qui en résulte) semble aujourd'hui gagner du terrain dans notre champ social, elle ne peut être correctement interprétée que si nous comprenons ce qu'est le « mouvement pervers narcissique ».

Avant d'aborder la description de ce processus, précisons toutefois que P.-C. RACAMIER a tout bonnement décrit certaines pathologies en considérant « l'homme comme un tout dans son environnement » (cf. « La nouvelle grille », Henri LABORIT). Autrement dit, par cette approche novatrice pour un psychanalyste, il a conceptualisé certains troubles relationnels en les observant « in situ » et en tenant compte du contexte dans lequel ces pathologies se développent, ce que ne font pas la plupart des descriptions nosographiques employées habituellement en psychiatrie ou en psychologie clinique. Et c'est peut-être selon ce point de vue qu'il faut replacer les critiques dont cette dénomination, quelque peu controversée au sein même du milieu psychanalytique, fait l'objet.

Dans un des rares textes relatant sa doctrine, P.-C. RACAMIER écrivait : « Le plus important dans la perversion narcissique, c'est le mouvement qui l'anime et dont elle se nourrit »[1].

Si nous voulons comprendre le sens de ce néologisme il va de soi qu'il nous faut connaître les explications que l'auteur nous donne à propos de ce mouvement perversif : « Le mouvement pervers narcissique se définit essentiellement comme une façon organisée de se défendre de toute douleur et contradiction interne et de les expulser pour les faire couvrir ailleurs, tout en se survalorisant, tout cela aux dépens d'autrui et, pour finir, non seulement sans peine, mais avec jouissance. » Quant à la perversion narcissique proprement dite, elle consistera dans l'aboutissement de ce mouvement : « sa destination, pour ainsi dire », précise RACAMIER qui en donnera son ultime définition dans son « Cortège conceptuel » (1993) : « La perversion narcissique définit une organisation durable ou transitoire caractérisée par le besoin, la capacité et le plaisir de se mettre à l'abri des conflits internes et en particulier du deuil, en se faisant valoir au détriment d'un objet manipulé comme un ustensile ou un faire-valoir ». Cependant, ce qui frappe le plus chez ce chercheur, outre l'extrême dextérité linguistique dont il a su faire preuve, c'est l'absence de place laissée au hasard dans tous ses écrits et notamment ceux qui traitaient spécialement de la perversion narcissique. Ainsi, ajoutait-il : « Le plus spectaculaire est le mouvement perversif ; mais le plein accomplissement ne se trouve que dans la perversion organisée, qui touche à la perversité morale. [...] Combien, pour un seul pervers accompli, faut-il de pervers potentiels ou partiels, de pervers passagers ou manqués : c'est ce que nul ne saurait et ne saura jamais dire ».

C'est clair, net et précis et cela répond en grande partie aux questions que l'on peut se poser afin d'expliquer la prolifération des pervers narcissiques que semblent mettre en évidence les témoignages qui affluent suite aux parutions d'articles abordant ce domaine d'investigation.

Si de plus en plus de personnes s'estiment victimes de pervers narcissique (en famille, au travail ou dans la vie sociale) : c'est tout bonnement que de plus en plus de gens sont en proie à des « mouvements perversifs » (ou des « soulèvements perversifs »). Ce qui ne remet nullement en cause la pertinence de leur jugement, au contraire de ce qu'affirme certains pys pourtant très « prosélytes » lorsqu'il s'agit d'interpréter comment la perversion narcissique se manifeste chez un individu.

Autrement dit, l'utilisation du terme « pervers narcissique », pour désigner la souffrance qu'une personne peut éprouver lorsqu'il lui semble avoir reconnu ce type de personnalité dans son entourage, n'est pas aussi abusive que ce que certains voudraient bien nous le laisser croire, car effectivement, l'expression clinique de « pervers narcissique » recouvre une « organisation durable ou transitoire » d'un individu instaurant un mode relationnel particulier à autrui. Mais cela ne signifie pas pour autant que la personne victime d'un tel mouvement perversif soit la proie d'un pervers

narcissique accompli. Car si la souffrance est la même et doit être entendue à sa juste mesure en raison du danger de mort auquel sont exposées toutes les victimes de « cruauté ordinaire »[2], la nuance est de taille : dans le cas d'un « soulèvement perversif » (autre terme pour désigner le « mouvement perversif » toujours « très spectaculaire ») l'agresseur peut encore prendre conscience de la dangerosité de ses actes (à la condition expresse – qui reste à satisfaire dans notre société – qu'il soit sévèrement mis face à ces responsabilités) ; alors que dans le cas d'une perversion narcissique accomplie, il n'y a, pour l'heure, aucune solution envisageable et des mesures drastiques devraient être prises pour protéger les victimes (et notamment les enfants qui sont les plus exposés dans les cas de conflits familiaux) de ce type de prédation morales (ou relationnelles).

Toutefois, bien que cet article ait été rédigé pour préciser ce en quoi les accusations portées à l'encontre d'une personne qui adopte des comportements « pervers narcissiques » ne sont pas aussi infondées que ce que certains voudraient bien nous le laisser croire[3], il convient d'admettre que, remettre dans son contexte une situation d'emprise instaurée par un 'prédateur' (occasionnel ou permanent) au regard du mouvement perversif tel que défini par P.-C. RACAMIER, nécessite une analyse un peu plus fine que celle qui est proposée chez certains pys.

Par ailleurs, pour que le « mouvement pervers narcissique » s'installe et s'organise « il faut en avoir à la fois la nécessité profonde et l'opportunité ». C'est-à-dire qu'il faut que certaines conditions de plusieurs sortes soient simultanément remplies : « les unes de fond et les autres de rencontre, les unes personnelles, et d'autres "situationnelles" ». Ce que nous aborderons dans la seconde partie de cet article en traitant de la « pensée perverse » (les conditions de « fond ») et des « noyaux pervers » (les rencontres opportunistes et les coalitions perverses qui n'ont absolument rien à voir avec la relation qu'un pervers narcissique entretient avec sa victime et avec qui elles sont si souvent confondues au grand dam de cette dernière).

Un chapitre important, car étudier le mouvement perversif c'est effectuer une relecture des perversions narcissiques à la lumière des éclaircissements que nous apporte ce chercheur. C'est comprendre comment notre société fait le nid, protège et développe la corruption, les systèmes pervers et autocratiques dont la présence, au niveau organisationnel de nos sociétés 'modernes', se fait de plus en plus sentir. C'est également observer les crises (toutes les crises et c'est peu dire) que nous traversons sous une nouvelle approche, particulièrement clairvoyante et perspicace, dans leur phase de développement préalable à leur 'implosion'. Ce qui, tout bonnement, nous permettrait de les anticiper plutôt que de les subir.

Tout un programme.

Philippe VERGNES

Nota :

De nombreuses descriptions du pervers narcissique existent sur Internet, certaines étant plus pertinentes que d'autres. À titre d'exemple, vous pourrez en trouver une au lien suivant : « Pervers narcissique : 20 pistes pour les reconnaître ». En revanche, peu d'études se sont consacrées aux victimes de ces prédateurs relationnels et aux conséquences de ces derniers sur leur entourage, mais s'il est un phénomène à connaître c'est bien celui du « décervelage » (autre néologisme de P.-C. RACAMIER) que la manipulation instaure au travers de l'emprise : « Pervers narcissique : Les personnes les plus intelligentes sont les plus exposées ».

[1] Paul-Claude RACAMIER, « Le génie des origines », p. 280, Payot, 1992.

[2] Titre d'un livre sur la prédation morale écrit par le Dr Yves PRIGENT, neuropsychiatre, spécialisé dans l'étude des dépressions et des suicides.

[3] Serge HEFEZ, qui, le 6 mai 2007, n'a pas hésité à écrire un article sulfureux sur la perversion narcissique de notre ex-président, à savoir Nicolas SARKOZY (à lire sur son blog Famille, je vous haime : Petite leçon de psychologie : le pervers narcissique et ses complices), s'est récemment plein du fait que depuis que Le Harcèlement moral, la violence perverse au quotidien, de Marie-France Hirigoyen, est sorti, son cabinet est plein de patients qui viennent parler de leur PN (à lire sur le site de L'express : Le pervers narcissique en dix questions).

Dans la première partie de cet article, nous avons pris connaissance du « mouvement perversif » ou « mouvement pervers narcissique » qui accompagne et syncrétise les agissements pervers de certains manipulateurs. Cette seconde partie sera plus particulièrement destinée à en préciser les contours, car il n'y a pas de perversion narcissique – destination de ce mouvement – sans une pensée originale pour l'alimenter.

Après le « mouvement pervers narcissique », difficile à appréhender en raison de sa 'volatilité', c'est le point le plus délicat à aborder. Car les pensées sont bien plus furtives qu'un mouvement et certains prétendront même avec véhémence qu'elles sont impossibles à percevoir, et pour cause... nous allons vite comprendre pourquoi.

Wilhelm FLIESS, dans l'une des nombreuses correspondances avec FREUD, l'avait mis en garde : « Celui qui cherche à lire les pensées d'autrui n'y lira que les siennes ». Certes !

Si cet argument reste toujours valide en certaines circonstances, il convient toutefois de le relativiser. Le monde des émotions (et donc des pensées qui y sont associées) était très peu exploré à l'époque, voire totalement nié. Il n'est jamais bien vu d'exprimer ses émotions en public, même encore de nos jours. Du temps des premiers pas de la psychanalyse, seul le 'transfert' (et son corollaire le 'contre-transfert') était alors usité pour explorer les contrées de la psyché d'autrui et de ses représentations. Quels que soient les résultats de cette pratique (nous ne sommes pas là pour en juger), elle a longtemps été considérée, à tort, comme la seule fiable. L'écoute empathique est aussi un moyen, tout aussi efficace à n'en pas douter, d'accéder au monde des émotions. Or, l'empathie n'a jamais eu bonne presse auprès des psychanalystes et ce n'est que tout récemment, grâce notamment à la découverte des neurones miroirs[1], que cette capacité psychique au pouvoir étonnant, possédée dès la naissance par tout être humain, retrouve de nos jours toutes ses lettres de noblesse (signalons toutefois ici que Carl ROGERS impulsa un courant psychothérapeutique principalement basé sur l'empathie dès le milieu du XXe siècle). C'est là que nous comprenons que les individus qui contestent le plus la faculté – que nous possédons tous – à saisir les pensées d'autrui, est niée par celles et ceux qui en définitive, ont renié ce sentiment ou, pour des raisons d'ordre génétique et/ou biologique, n'en disposent pas.

L'absence d'empathie n'est pas considérée comme un handicap alors qu'il n'en va pas de même lorsque nous perdons l'usage de l'un de nos cinq sens par lesquels nous appréhendons notre environnement. Mais quoi qu'il en soit, l'empathie est bien ce qui nous permet de saisir les émotions et les pensées d'autrui et ce n'est pas parce que nous avons créé une société qui honore le serviteur fidèle (le mental rationnel) et à oublier le don (le mental intuitif), comme le soutenait Albert EINSTEIN[2], que nous devons nous comporter comme des êtres humains 'lobotomisés'[3] (dénusés d'empathie). Car l'absence d'empathie provoque des handicaps tous aussi invalidant que la privation de sens. Ce que nous sommes en train de découvrir.

C'est donc en cumulant, la méthode du transfert et l'écoute empathique que P.-C. RACAMIER analysa et décrit la pensée spécifique à l'origine du mouvement perversif : « La pensée perverse, c'est ce qui soutient les agirs pervers, et qui subsiste lorsque ceux-ci sont inhibés par des empêchements extérieurs [...] Exactement à l'inverse de la pensée créative et de la pensée psychanalytique, la pensée perverse est toute entière tournée vers la manipulation d'autrui, l'emprise narcissique et la prédation. Experte en manœuvres, apparemment socialisée, capable d'essayer et prompt à la persécution, la pensée perverse n'a aucun souci de vérité (seul le résultat compte) ; débarrassée de fantasmes et d'affects, foncièrement disqualifiante, elle ne vise qu'à rompre les liens entre les personnes et les pensées. Toute tournée vers l'agir, le faire agir et le "décervelage", spécialiste en attaque de l'intelligence, c'est une pensée formidablement pauvre. »[4]

C'est une pensée « formidablement pauvre » en ce qu'elle porte en elle un fort pouvoir de destructivité : elle travaille à l'encontre des liens – de tout type de liens, intra et inter psychique – et est à ce titre une pensée « disjonctive » qui œuvre à la « déliaison » des interrelations humaines. « Pauvre » ne signifie pas qu'elle n'est pas agissante. Bien au contraire.

« Opportuniste, habile, très attentive aux réalités sociales et à ce titre "adaptée" » la pensée perverse est insensible à l'affectivité d'autrui, ce qui la rend terriblement efficace pour instaurer les relations d'emprise dont elle se nourrit au mieux de ses intérêts narcissiques et matériels. « Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse » est sa maxime préférée, car selon elle, « la fin justifie les moyens » et « seul le résultat compte ». « Vérité ou mensonge, peu lui importe [...] il s'agit seulement, et en toute "innocence" de savoir si les dires sont crédibles, et s'ils vont passer la rampe. Pour le pervers, ce qui est dit est vrai, et ce qui n'est pas dit n'est pas vrai ». Mais ce qui la rend dangereuse par-dessus tout, c'est qu'elle « décourage, démobilise et démolit la compréhension dans son principe même ».[5]

Or, nous savons désormais que les altérations de notre système de représentation (ou de symbolisation), c'est-à-dire la façon dont nous interprétons (comprenons) le monde externe (à nous), sont la source de nombreux dysfonctionnements psychiques. Ainsi, « démolir la compréhension dans son principe même » revient à faire 'disjoncter' le cerveau afin qu'il passe du mode 'contrôle', où les efforts sont maîtrisés et conscients, fondés sur des règles (morales, sociales, etc.), au mode 'automatique', affectif et heuristique, reposant sur des « raccourcis mentaux » (cf. « Système 1 / Système 2 : les deux vitesses de la pensée » de Daniel KAHNEMAN). Bien entendu, les choses ne sont pas aussi simples, mais cela nous donne un 'schéma', une grille de lecture, pour comprendre comment la « pensée perverse » en vient à modifier nos processus décisionnels, car en réalité, cela relève plus de la psychotraumatologie que de techniques de communication. Ce qui nécessiterait un autre article sur le sujet.

Après ce rapide tout d'horizon sur les « conditions de fond » qui alimente un « mouvement pervers narcissique », il nous reste à traiter de la partie la plus âpre du sujet. Celle des coalitions perverses et des rencontres opportunes entre deux personnalités, ou plus, perverses. Ce que Paul-Claude RACAMIER appelle les « noyaux pervers » : « Prenez un pervers. Prenez en deux. Prenez en trois. Imbéciles, incultes, ignares autant que vous voudrez : peu importe. Mais, en tout cas, pervers. Laissez-les se rencontrer. L'identification fera d'elle-même leur premier ciment : n'est-ce pas elle qui permet aux semblables de se reconnaître et par conséquent de s'assembler ? Ajoutez une giclée de sexe ; pas du sexe joli : de la vulgaire tringlerie fera l'affaire. Vous voici en présence d'un noyau pervers. Il ne reste plus qu'à le mettre à pied d'œuvre et attendre les dégâts. Le noyau s'installe insidieusement dans l'organisme, dans le groupe, dans l'institution, dans le milieu social, quand ce n'est pas dans une nation tout entière. Il va suffire d'une défaillance, serait-elle passagère, de cet organisme ou de ce pays, pour que le noyau entre en action. [...] Les plus enviables d'entre elles (les institutions) seront les plus visées. Car le moteur du noyau pervers, comme de toute perversion, c'est bien l'envie. Quant au but, c'est la prédation. Pour les moyens, ce seront ceux de la pensée perverse, mise en œuvre au sein d'un groupe. Le noyau pervers ne crée pas ; il infiltre ; il parasite ; il s'étend ; il se ramifie. Le noyau s'est installé sans crier gare. Il a fait mine de participer à l'œuvre commune. Agglutinant pour les utiliser ceux qu'il peut narcissiquement séduire, rejetant ceux qu'il ne réussit pas à capturer, le noyau entreprend de contaminer le milieu qu'il parasite. Par le mensonge et le secret, par la projection perverse et par l'intimidation, par la disqualification et le faire-semblant, le noyau, toujours agissant dans l'ombre, s'attache à ronger peu à peu, jusqu'à les rompre, les liens existant entre les personnes, entre les faits et les connaissances. Ne le savons-nous pas déjà ? La perversion narcissique se consacre tout entière à délier, dénouer et disjoindre. Tout cela, demandera-t-on, pourquoi ? Même pas forcément pour la gloire. Mais pour le pouvoir. Pour les indéradicables plaisirs de l'emprise. Pour le plaisir narcissique de blesser narcissiquement les autres. Pour venir enfin à bout de la créativité qui fait si cruellement envie aux inféconds lorsqu'elle émane des autres ; et pour la satisfaction de tuer la vérité dans l'œuf avant qu'elle ne pique ; et pour le profit : pour la rapine».

J'ai volontairement introduit ce long passage dans cet article, parce qu'il est particulièrement parlant et qu'il ne manquera pas d'éclairer toutes celles et tous ceux qui ont eu à subir une situation de harcèlement (quelle qu'en soit la nature ou le lieu), mais il s'avèrera aussi très utile à tous ceux qui, préoccupés par les crises actuelles, en cherche les raisons.

Dans son livre *La danse avec le diable*, Günther SCHWAB fit dire à l'un de ses personnages : « Un monde qui veut sombrer inverse tous les signes :

ce qui a de la valeur attire le mépris et ce qui est méprisable prend de la valeur. Le mensonge règne et la vérité tue celui qui la prononce ». Or qu'est-ce qu'une inversion ?

Réponse : une perversion[6].

Lorsque les circonstances permettent à la pensée perverse de s'exprimer au travers d'un noyau pervers qui dirige un groupe, une institution ou une nation, le mouvement perversif devient incontrôlable et les personnes touchées par ce processus en sont affectées au point de glisser vers une organisation autocratique du groupement auquel elles appartiennent. La forme importe peu, du moment que le pouvoir reste entre les mains de ceux qui l'exercent.

En définitive, si l'étude de la perversion narcissique ('LES' perversions narcissiques devrions-nous dire plus exactement) permet de mieux comprendre les dérives de nos sociétés actuelles et les crises qu'elles traversent, sa description ne saurait se limiter à cet exposé qui ne fait que 'survoler' le problème. Peu de temps avant sa mort, P.-C. RACAMIER eu l'idée géniale de rédiger son *Cortège conceptuel* qui est un petit recueil de néologismes inventés tout au long de son parcours clinique afin, notamment, de décrire cette 'pathologie' individuelle et sociale qui revêt un « masque de santé mentale » (cf. Hervé CLECKLEY : *The Mask of sanity*, Robert HARE : *Without conscience : The disturbing World of the psychopaths among us* et surtout J. Reid MELOY : *Les psychopathes*, allusion faite ici aux comparaisons que nous pouvons faire avec la psychopathie telle que décrite par l'école nord-américaine).

Cette apparente normalité n'en cache pas moins un étonnant pouvoir de destruction qui possède la particularité de 'sidérer' les témoins qui l'observent. Et lorsque l'on connaît les dégâts de la sidération sur nos processus perceptuels et la façon dont notre cerveau traite et dénie l'information 'sidérante', il n'y a vraiment pas de quoi la ramener.

Toute la difficulté à appréhender cette théorie réside dans le fait que la perversion narcissique est tout à la fois un trouble grave de la personnalité (une 'caractérose' perverse, aurait dit RACAMIER) et un mouvement, un processus, s'inscrivant sur un continuum mettant en œuvre des phénomènes particuliers tels que sommairement décrits dans ces deux articles. Parler de l'un en omettant l'autre, comme le font la plupart de nos médias, revient donc à amputer la majeure partie des situations qu'a souhaitées décrire P.-C. RACAMIER et à lui retirer toute sa substance.

Ce qui, finalement, est assez courant dans le monde d'aujourd'hui.

Philippe VERGNES

[1] Giacomo RIZZOLATI, *Les neurones miroirs*, 2008.

[2] « Le mental rationnel est un serviteur fidèle, le mental intuitif un don. Nous avons créé une société qui honore le serviteur fidèle et a oublié le don », Albert EINSTEIN.

[3] La lobotomie consiste à sectionner chirurgicalement de la substance blanche d'un lobe cérébral, principalement le cortex préfrontal (opération transorbitaire), « siège des différentes fonctions cognitives dites supérieures (notamment le langage, la mémoire de travail, le raisonnement, et plus généralement les fonctions exécutives). C'est aussi la région du goût et de l'odorat. C'est l'une des zones du cerveau qui a subi la plus forte expansion au cours de l'évolution des primates jusqu'aux hominidés. » (Cf. Wikipédia)

[4] Paul-Claude RACAMIER, *Cortège conceptuel*, 1993, p. 58.

[5] Les citations entre guillemets sont extraites de l'article de Paul-Claude RACAMIER, *Pensée perverse et décervelage*, paru dans la revue *Gruppo* n° 8.

[6] Définition CNTRL : « Action de faire changer en mal, de corrompre, ou de détourner quelque chose de sa vraie nature, de la normalité, résultat de cette action ; étymologie : changement de bien en mal, corruption (1444) ; du latin : *perversio*, -onis, bouleversement, falsification d'un texte ».

LE "POUVOIR", LES "CRISES", LA COMMUNICATION PARADOXALE ET « L'EFFORT POUR RENDRE L'AUTRE FOU »

Philippe VERGNES (PARTIE 1/2)

« Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu ».

[Traduction du Prologue de l'évangile de Jean[1]. Le texte original grec fait mention du terme « Logos » qui est soit traduit par « Verbe », soit par « Parole ».]

Et si la Parole (le Verbe ou le Logos) était aux humains ce que le langage informatique de programmation est à l'ordinateur ?

D'après la Genèse « Dieu créa l'homme à son image », selon cette logique, pourquoi l'homme ne créerait-il pas des « choses » ou des outils à son image à lui (un peu selon le modèle des poupées russes) ?

Ce qui voudrait dire que, comme pour l'informatique, le langage (la parole) servirait à créer des programmes psychiques opérants – du style des systèmes d'exploitation ou des logiciels de nos ordinateurs – tout autant qu'un trouble du comportement et/ou des « pathologies » mentales (à l'image des virus informatiques ou d'un « bug » de fonctionnement). Après diverses péripéties, cette « croyance » préfigure désormais certaines approches des sciences humaines dites « intégratives »[2].

L'avènement d'Internet et des nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) nous ont projetés dans une nouvelle ère qualifiée par certains sociologues « d'âge de la barbarie communicationnelle » : « Quel est le paradoxe contemporain ? Un accroissement considérable de moyens de communication induit peu de communication (au sens de « compréhension »). Pourtant, il s'agit là d'un enjeu décisif pour que nous puissions éventuellement sortir de la barbarie de la communication humaine »[3].

La « compréhension », fruit d'un fonctionnement efficient de nos perceptions/représentations, « enjeu décisif pour que nous puissions éventuellement sortir de la barbarie de la communication humaine », n'est pas l'apanage de l'homme « moderne », bien inséré socialement et ancré dans la « philosophie » de son époque. Bien que la quête de sens soit indispensable au développement de la conscience humaine, si nous nous fions à l'actualité quotidienne et aux nombreux conflits ou événements traumatiques dont elle nous fait part, il semblerait plutôt que ce soit l'incompréhension qui se généralise dans notre société. Autrement dit, au lieu de sortir de « l'âge de la barbarie communicationnelle », nous nous y enfonçons. Ce qui signifie de facto que notre « machine symbolique » est perturbée par des aléas que nous maîtrisons mal, voir pas du tout, avec pour conséquence une perte de « sens ». L'absence de mise en sens est confusio-gène et révèle une forme de « dégénérescence » (régression, involution) qui pourrait conduire certains d'entre nous aux frontières de la folie si, en réponse à l'anxiété que le non-sens génère, nous n'élaborions pas des défenses intrapsychiques que les psychologues, psychanalystes ou autres thérapeutes ont identifiées sous l'appellation de « défenses primaires »[4].

La question qui se pose alors est de savoir comment ce processus « dégénérateur » se propage et quel peut-être le dénominateur commun interactionnel par lequel toutes les organisations sociales (familles, entreprises, institutions, états, etc.) peuvent en être infectées ?

Nous savons depuis longtemps déjà, grâce notamment aux travaux d'Aristote sur les sophismes et la logique formelle, qu'il n'est pas toujours aisé de parvenir à se comprendre et à s'entendre. Certains allant même jusqu'à faire usage de procédés rhétoriques, tels que ceux qu'Arthur SCHOPENHAUER qualifiait de « dialectiques éristiques » dans son petit traité sur « L'art d'avoir toujours raison », comme des poignards dont la pointe peut tuer sans se salir les mains.

Toutefois, si la rhétorique sophistique permet de prendre l'avantage sur un adversaire en le manipulant (ou en manipulant l'interprétation des faits), certains procédés sont plus particulièrement pernecieux et leurs impacts délétères sur notre cerveau n'ont que récemment été mis en évidence. Lorsqu'ils trouvent le climat propice à leur plein accomplissement, ils transforment un être humain en zombie le rendant tributaire d'une relation d'emprise[5]. À ce titre, ils constituent un crime parfait également dénommé « meurtre psychique » ou parfois « meurtre d'âme ». La victime est phy-

siquement présente, mais dévitalisée, « morte » intérieurement ; privée de ses capacités d'analyse, de son esprit critique et de son libre arbitre, rendue incapable de discernement, en proie à la peur, au doute et à la culpabilité. Bref, « décervelée »[6].

Du simple individu, personnellement et intimement ciblé par ces techniques de soumission, aux groupes et à la population, ces tactiques suivent un même processus. Seules varient, la fréquence, l'intensité et la durée de l'exposition d'un sujet à ces méthodes coercitives.

D'un point de vue sociétal, ces « pressions » se manifestent insidieusement de plus en plus violemment sous diverses formes : idéologie (souvent « sectaire »), propagande (rebaptisée « lobbying »), infantilisation des programmes télé (« télé réalité », etc.), publicité[7] et marketing stratégique ou neuromarketing, appauvrissement des débats de société (le conflit est privilégié au détriment de l'échange dans le respect des opinions de chacun : il faut que les gens se « fritent » pour faire de l'audimat), l'intolérance et l'incivilité se généralisent (sous couvert de la liberté d'expression), etc. Il est difficile de ne pas faire le rapprochement entre ces moyens modernes de « décervelage » public et les techniques de manipulation des foules du siècle dernier[8]. Toutefois, toutes ces manœuvres déployées dans le but de « domestiquer » (« moutonner ») le bon peuple sont intentionnelles et répondent à une activité consciente et préméditée de leurs auteurs, mais il en est d'autres qui font appel à un registre inconscient de la psyché humaine et émanent d'une « défense de survivance »[9] qu'il importe de connaître, car c'est sur la compréhension de cet « inconscient » que sont désormais construites les techniques modernes de manipulation des foules.

Cette « défense de survivance » s'active chez un locuteur dans des situations, perçues par lui comme potentiellement dangereuses, menaçantes et/ou angoissantes. Génératrice de conflits, elle paralyse la pensée et provoque des dissociations mentales[10] (d'où l'intérêt de l'appel à la peur et à l'émotionnel qui se sont très nettement généralisés dans tous nos médias). C'est-à-dire qu'elle fonctionne comme un réflexe de survie protégeant l'intégrité psychique du sujet (ou de l'équilibre mental auquel il est parvenu) en mettant en place des mécanismes de protection complexes qui s'expriment essentiellement par les défenses primaires, telles que déjà évoquées, et sur lesquelles viennent se greffer un système non moins complexe de communication paradoxale, objet de cet article.

Dès lors, et dans un premier temps, comment reconnaître cette communication paradoxale et quel peut-être son impact sur nous lorsque nous sommes les destinataires de ce type de message ?

Précisons en aparté que les paradoxes constituent bien souvent une forme involontaire de manipulation (d'autrui, des foules ou... de soi-même) qui dans la majorité des cas passe totalement inaperçue du fait de leurs caractéristiques intrinsèques. Ils ne sont pas tous nuisibles et tendent vers une double polarité. D'un côté, ils sont au service d'une profonde réflexion, d'un jeu de l'esprit ou d'un « brainstorming » à l'origine de nombreuses découvertes majeures : ils participent à l'élan créatif de notre Univers ; d'un autre, agents de déliaison ou de disjonction, ils peuvent être déstructurant au point de rompre les liens interindividuels[11] favorisant ainsi la montée de l'individualisme dans notre société. Il apparaît donc opportun de pouvoir distinguer l'une ou l'autre de ses deux formes d'injonctions paradoxales afin de « trier le bon grain de l'ivraie », car entre vice et vertu, frein ou moteur de l'action, « la valeur heuristique du paradoxe réside dans sa capacité à interroger, remettre en cause, pointer les incohérences ou les mystères d'un raisonnement, d'une opinion, d'une situation, d'un problème »[12].

De nombreuses disciplines se sont penchées sur les paradoxes et il va de soit que du point de vue où chacune se situe, toutes n'ont pas le même regard sur cette spécificité du langage, mais ce qui nous intéresse ici sont les paradoxes « serrés » qui concernent « l'effort pour rendre l'autre fou », c'est-à-dire les contraintes paradoxales, doubles contraintes (traduction de « double-bind ») ou les paradoxes pragmatiques.

Historique de la double contrainte :

Nous devons la découverte et les premières études sur les contraintes paradoxales à l'École de Palo-Alto, fortement influencée par la cybernétique, qui a bouleversé les conceptions de la psychiatrie traditionnelle et contribué au développement des thérapies familiales et des thérapies brèves systémiques.

En 1956, Grégory BATESON et son équipe firent paraître un article intitulé « Vers une théorie de la schizophrénie »[13] où ils développèrent une thèse basée sur l'étude et l'observation de la communication, verbale et

non-verbale, dans les familles de schizophrènes. Leurs recherches aboutissent à mettre en évidence ce qui peut-être considéré comme un « bug » du langage qu'ils dénomment « double-bind ». Selon l'hypothèse développée par ces chercheurs, ce sont ces doubles contraintes, répétées des dizaines de fois par jours dans les interactions familiales, qui seraient l'un des principaux facteurs contribuant à développer une schizophrénie (à la « révéler » et/ou la réveiller).

Durant près de deux décennies, cette théorie convainquit de nombreux praticiens avant qu'elle ne soit délaissée au profit des découvertes réalisées dans le domaine de la génétique sans toutefois que nous n'ayons jamais découvert le « gène » de la schizophrénie[14].

Nous assistons de nos jours à un retour de cette approche qui, comme le soulignait déjà Grégory BATESON, s'applique à tous les domaines de la vie. C'est aussi, comme nous le verrons, plus loin, la conclusion de quelques psychanalystes qui se sont penchés sur ce problème. Il ne faudrait cependant pas tomber dans l'excès qui consiste à croire que puisqu'il y a des paradoxes partout, il n'y en a nulle part. Quelques définitions s'imposent donc, mais avant cela il nous faut préciser ce que sont les doubles contraintes au regard des paradoxes (ou injonctions paradoxales).

Trois caractéristiques permettent d'identifier un paradoxe : la première est que tout paradoxe naît de la contradiction, la deuxième tient au fait qu'un paradoxe crée une situation dans laquelle le choix est interdit et enfin la troisième réside dans la structure autoréférentielle du paradoxe[15].

Les sciences humaines différencient également trois catégories de paradoxes : les paradoxes logiques (ou antinomies), les paradoxes sémantiques et les paradoxes pragmatiques. C'est à cette dernière catégorie qu'appartiennent les doubles contraintes. C'est donc à elle que nous nous intéressons plus particulièrement dans cette présentation.

Définition du « double-bind » selon l'école Palo-Alto[16] :

La double contrainte, forme très pernicieuse d'injonctions paradoxales, a été beaucoup étudiée par BATESON, notamment dans le cadre psychiatrique. Les éléments qui composent une double contrainte peuvent être décrits de la manière suivante :

- Deux ou plusieurs personnes sont engagées dans une relation intense qui, pour l'une d'elles au moins, a une grande valeur psychologique. Les situations caractéristiques de relations intenses sont multiples : relations de couple, relations parent-enfant, dépendance matérielle et psychologique, fidélité à une cause, une norme, une idéologie, engagement professionnel, etc.
- Dans un tel contexte, chargé émotionnellement, un message est émis et structuré de telle manière que :
 - a) il affirme quelque chose ;
 - b) il affirme quelque chose sur sa propre affirmation ;
 - c) ces deux affirmations s'excluent.
- Enfin, le récepteur du message est mis dans l'impossibilité de sortir du cadre fixé par ce message, soit par une métacommunication (qui constituerait une critique inacceptable), soit par le repli (si sa position de pouvoir lui interdit la critique).

Que le message apparaisse comme dénué de sens n'est pas ce qui importe le plus. Il possède, en revanche, une réalité pragmatique beaucoup plus redoutable : on ne peut pas ne pas y réagir, mais on ne peut pas non plus y réagir de manière adéquate (i.e. non paradoxale) puisque le message est lui-même paradoxal. Dès lors, un individu pris dans une double contrainte est dans une situation très inconfortable et ne peut que : soit se sentir « puni » (ou au moins coupable) s'il décèle la double contrainte, soit passé pour « fou » s'il insinue qu'il y a discordance entre ce qu'il voit et ce qu'il « devrait » voir. Grégory BATESON résume cette situation ainsi : « Vous êtes damné si vous le faites, vous êtes damné si vous ne le faites pas ». C'est l'expression d'une logique perdant-perdant.

Dans la durée, seules trois issues sont possibles (du point de vue palo-altiste) qui dépendent largement du système de pouvoir en place :

- ressentiment et repli si le(s) destinataire(s) se trouve(nt) en position de faiblesse avec instauration « d'un jeu sans fin »[17] dans lequel les protagonistes se retrouvent prisonniers d'un jeu qu'ils ont eux-mêmes créé et qu'ils contribuent à reproduire ;
- conflit, si le rapport de force est plus égalitaire ;
- fin de la relation (le récepteur « démasque » le paradoxe et met fin à la

relation). Il est clair que beaucoup de situations rendent cette dernière solution impossible et mettent donc le destinataire dans une situation littéralement « folle », car il se trouve dans une position « basse » lui interdisant de métacommuniquer.

Au travers de cette définition, nous pouvons très bien percevoir l'utilité d'une représentation communicationnelle des paradoxes qui peut être intéressante à mobiliser dans différents contextes. C'est ce que font de plus en plus à l'heure actuelle certains auteurs qui tentent d'expliquer les pressions managériales que les salariés subissent dans les organisations du travail et les risques psychosociaux qui s'en dégagent (de nombreuses études – ouvrages, essais ou autres – sont désormais disponibles sur le sujet des RPS[18] qui peuvent conduire au suicide d'un salarié[19]).

Si cette définition des contraintes paradoxales fait consensus dans les milieux psys, la psychanalyse, quant à elle, ne s'est guère intéressée à l'étude des paradoxes. Certaines de ses théories n'en sont d'ailleurs pas exemptes (il en va de même pour les systémiciens, théoriciens et découvreurs de la double contrainte). Cependant, les quelques psychanalystes qui se sont penchés sur ce problème interprètent cette forme de communication comme un déni d'altérité. Déni qui serait à l'origine de la « chosification » (« l'objétisation » ou l'exploitation) d'un être humain par un autre être humain qui, selon le philosophe Primo LEVI, serait une expérience « non-humaine »[20].

L'approche psychanalytique des constructions sémantiques paradoxales ne manque cependant pas d'intérêts, car si elles touchent le domaine particulier des maladies mentales, leur influence se fait sentir dans toutes nos institutions comme le souligne fort bien Harold SEARLES, le premier psychanalyste à avoir étudié cette forme de communication. Dans son article intitulé « L'effort pour rendre l'autre fou », H. SEARLES précise que : « Parmi tous les facteurs étiologiques de la schizophrénie, facteurs assurément complexes et, de plus fort variables d'un cas à l'autre, on découvre qu'intervient souvent – je dirais même régulièrement – un élément spécifique. D'après mon expérience clinique, l'individu devient schizophrène, en partie, à cause d'un effort continu – largement ou totalement inconscient – de la ou des personnes importantes de son entourage, pour le rendre fou ». Puis plus loin, détaillant les différents modes sur lesquels on peut rendre l'autre fou : « selon moi, on peut dire de manière générale que l'instauration de toute interaction interpersonnelle qui tend à favoriser un conflit affectif chez l'autre – qui tend à faire agir les uns contre les autres différentes aires de sa personnalité – tend à le rendre fou (c'est-à-dire schizophrène) ». Et enfin, citant le docteur en médecine et psychanalyste hollandais Joost Abraham Mauritz MEERLOO (1903 – 1976) pour son ouvrage sur « Le viol de l'esprit : La psychologie du contrôle de la pensée, menticide et lavage de cerveau » paru en 1956 et réédité en 2009 (non traduit en français) : « Le sujet que je traite ici n'est pas sans rapport avec un tout autre domaine de l'activité humaine, celui de la politique internationale et de la guerre. Je fais allusion au lavage de cerveau et autres techniques du même genre. En lisant le livre fort intéressant que MEERLOO a récemment écrit sur la question, "Le Viol de l'esprit", j'ai souvent été frappé par de nombreuses analogies entre les techniques de lavage de cerveau qu'il décrit – conscientes et délibérées – et les techniques inconscientes (ou largement inconscientes) que l'on découvre à l'œuvre dans l'expérience présente et passée des schizophrènes, techniques qui visent à entraver le développement du moi et à saper son fonctionnement... ».

Cet élément spécifique : les interactions interpersonnelles qui tendent à faire agir les uns contre les autres différentes aires de sa personnalité (provoquant ce que les psychosociologues appellent la dissonance cognitive[21]) sont les contraintes paradoxales ou les paradoxes pragmatiques.

Ceci précisé, nous n'aurons aucun mal à comprendre que ce type de communication rend littéralement « fou » en sachant que la répétition des contraintes paradoxales génère une dissociation mentale. Pour les palo-altistes, cette dissociation se manifeste entre le langage digital (cerveau gauche) et le langage analogique (cerveau droit), soit une dissociation verticale de notre cerveau ; et pour les psychanalystes, elle s'effectue entre inconscient et conscient, soit une division horizontale de nos processus mentaux[22]. C'est ici et dans cette distinction qu'il conviendrait probablement de resituer la querelle entre TCC et psychanalyse.

Quel que soit la dissociation (horizontale et – ou [?] – verticale) ce qu'il faut en retenir, c'est que palo-altistes et psychanalystes s'accordent pour dire que les personnes soumises à ce type de communication connaissent

des états de conscience altérée, plus communément appelés états dissociatifs et qui sont caractéristiques de traumatismes psychiques connus également en psychotraumatologie par les victimologues sous le nom de traumatismes DESNOS ou traumatismes complexes[23] (de type II) similaires aux états de stress post-traumatique (de type I) généré dans le cas d'un événement provoquant un syndrome de STOCKHOLM[24]. Ce dernier résulterait de l'intensité du traumatisme subit, alors que pour un trauma de type II, seraient en cause la fréquence (la répétitivité) et la durée de l'agression. Un consensus interdisciplinaire se dégage donc de l'étude de l'impact des contraintes paradoxales que l'on retrouve aussi à l'œuvre dans diverses formes de maltraitements : violence psychologique, harcèlement moral, mobbing, bullying, manipulation destructrice, discrimination, etc., sans que ne soit spécifiée la source de ce « mal ».

Pour compléter le tableau dressé sur le « double bind » (incorrectement traduit par « double lien » ou « double contrainte » selon P.-C. RACAMIER) rappelons en ici sa définition psychanalytique : « Dans les organisations psychotiques (schizophréniques) [...] une attaque subtile et constante est dirigée contre les affects, les représentations et les processus de la pensée. Tel est le sens des communications ou transactions que l'école de Palo-Alto a décrites avec un soin si naturaliste. À peine est-il besoin de rappeler en quoi consiste par exemple la stratégie du double-bind. Si le terme en est difficilement traduisible, la stratégie en est désormais connue. Elle implique deux personnes (au moins), dont il faut admettre que l'une, en position de victime piégée, dépend psychologiquement de l'autre, en position de piègeur ; le piège vise à rendre cette dépendance absolue ; il consiste à formuler de manière explicite une injonction donnée, et, par un message parallèle et voilé, une injonction complètement contradictoire avec la première, et cela de telle sorte qu'il soit impossible d'apercevoir la contradiction et de s'y soustraire [...] Ces sortes de manœuvres, qui peuvent être complexes et subtiles, produisent d'ordinaire un effet spécifique, fait surtout de confusion, dans les affects et dans la pensée. Et pour cause : le moi du piégé est saisi dans une contradiction qui le fascine et le sidère »[25]. En résumé : « le paradoxe se définit comme une formation psychique liant indissociablement entre elles et renvoyant incessamment l'une à l'autre deux propositions ou impositions qui sont inconciliables et cependant non opposables »[26].

Cette grille de lecture, appliquée à tous les secteurs de notre société, nous permet de mieux comprendre les difficultés que nous éprouvons à l'heure actuelle dans le monde d'aujourd'hui.

Dès lors, une question inévitable se pose, comment briser le cercle infernal dans lequel la double contrainte emprisonne et paralyse notre pensée (la « piège », interdisant de facto notre libre arbitre ou notre conscience de se prononcer « librement ») ?

Dans un premier temps, il convient de les identifier.

Plusieurs classifications existent et il serait difficile d'en rédiger ici une synthèse. Le lecteur intéressé par cette problématique pourra toutefois s'en référer à l'ouvrage de Jean-Curt KELLER cité en référence dont est extraite cette liste choisie pour la praticité de son utilisation dans la vie courante (la plupart sont surtout à usage clinique et plutôt réservées aux praticiens).

Typologie des paradoxes pragmatiques[27] :

Les chercheurs du Brief Therapy Center du Mental Research Institute de Palo Alto ont établi une classification d'injonctions autoréférentielles et interactionnelles, comprenant cinq types :

1° Premier type : « sois spontané ! » La personne tente de se contraindre à faire ce qui ne peut survenir que spontanément.

2° Deuxième type : « évite de penser à ce qui te fait peur ! » La personne tente de surmonter la crainte d'un événement en développant des conduites d'évitement.

3° Le troisième type est « ne me traite pas comme si j'étais en position d'infériorité ! » Il concerne des situations d'interaction dans lesquelles une personne tente de parvenir à un accord dans le conflit. La personne fait pression sur l'autre pour qu'elle accepte de se comporter selon son désir. Les conflits de couple, les conflits du domaine de l'éducation, les conflits du travail, etc. relèvent souvent de ce type.

4° Le quatrième type est « je voudrais que tu veuilles faire cela ! » La personne tente d'obtenir de l'autre ce qu'elle veut sans avoir à le lui demander directement. C'est le paradoxe de l'aide imposée dont les obligations de soins de certains délinquants sont un parfait exemple.

5° Le cinquième type d'injonction est « ta défense prouve ta faute ! » Toute tentative de se défendre par la personne mise en cause confirme les soupçons de son accusateur. Cette situation éminemment interactionnelle se rencontre dans les groupes où peuvent flotter des soupçons de jalousie.

Il va de soit que chaque expression définissant un type de paradoxe n'est pas univoque. Par exemple, le troisième type de paradoxe formulé par « ne me traite pas comme si j'étais en position d'infériorité ! » peut aussi se concevoir par la locution : « faites ce que je dis, pas ce que je fais ! » qui trouve des applications très courantes dans notre société, notamment dans les domaines de la politique et des entreprises.

Identifier une contrainte paradoxale est le nœud gordien qu'il conviendra de dénouer (ou de trancher) soit en empruntant l'une des trois issues possibles tel que cité précédemment, à savoir : le repli, le conflit ou la fin de la relation, soit, après avoir démasqué le paradoxe, tenter d'en faire prendre conscience au « parodoxeur » (faiseur de paradoxes). Cette dernière solution n'est cependant pas aisée, car si sur son versant « positif », prendre conscience de ses propres paradoxes est un « acte de pensée » (noèse) qui favorise la réflexion et l'émergence d'une solution (acte de création), à l'opposée, nous devons nous confronter à la « défense de survivance » du parodoxeur dont la résistance est particulièrement difficile, voire « impossible », à briser. Ce qui nous ramène à l'une des trois issues citées par Paul WATZLAWICK et freine, quand elle ne l'interdit pas, la réflexion nécessaire à l'éveil des consciences.

Cependant, nous ne devrions pas sous-estimer le bénéfice vital que nous apporte ce décodage parce qu'en tout état de cause : « Une injonction paradoxale démasquée est une contrainte paradoxale manquée »[28]. C'est-à-dire que décryptées, les doubles contraintes perdent leur nocivité ce qui, compte tenu de leurs qualités intrinsèque et extrinsèque, permet une meilleure compréhension interindividuelle (de soi et d'autrui). Compréhension qui, comme nous l'avons vu en introduction, est l'une des conditions sine qua non pour sortir de l'âge de la barbarie communicationnelle.

Cette identification faite, il nous reste à comprendre par quel mécanisme ces paradoxes pragmatiques se propagent dans les organisations au point d'en « paralyser » le fonctionnement et les rendre inefficaces ou « folles ».

C'est relativement simple et cela constitue la quatrième et la plus courante des issues empruntées pour contourner la difficulté imposée par une contrainte paradoxale sans avoir à y faire face : quiconque a reçu un conflit qui n'est pas le sien n'aura qu'un seul désir, c'est de le refiler à quelqu'un d'autre, telle une patate chaude (excret)[29], pour s'en dégager (et s'en désresponsabiliser). La dynamique en œuvre est celle de l'extension et de la diffusion de plus en plus loin. Cette exportation est redoutable parce qu'elle tend à se propager et à s'étendre en se colportant d'hôte en hôte, rendant de plus en plus difficile et aléatoire le fait de remonter à la source du problème. Cette expansion tend à généraliser l'incompréhension qui finit par gangrener toute l'institution dès lors porteuse d'un « virus » potentiellement mortel générateur de stress et favorisant un climat où règnent l'ostracisme, la mise à l'écart, les situations de « bouc émissaire », de « souffre-douleur » ou de « tête de Turc », etc. C'est le principe de l'expulsion des conflits tel que théorisé par la troisième topique psychanalytique de Paul-Claude RACAMIER (cf, article 1, 2, 3 et 4). Topique qui associe l'intrapsychique de la psychanalyse à l'interpsychique des palo-altistes tout en les enrichissant mutuellement.

Précisons pour conclure que la communication paradoxale est aussi désignée sous les terminologies de communication déviante, qui se présente sous forme de communication vague, ambiguë, illogique et idiosyncratique[30] dans laquelle s'expriment également la mystification[31] et la disqualification[32], ou de communication perverse[33]. Toutefois, seuls les paradoxes posent des problèmes d'identification. Cette communication paradoxale, déviante ou perverse est pathogène en ce qu'elle annihile et inhibe la pensée créatrice porteuse de solutions (soit nos capacités d'analyse, notre esprit critique, nos facultés de discernement et donc, notre libre arbitre). Or, « La créativité naît de contraintes dominées et transcendées »[34].

Nous n'avons abordé que partiellement les conséquences de « l'anéantissement » provoqué par les contraintes paradoxales qui s'exprime à leur paroxysme par des traumatismes complexes de type II. Il serait toutefois illusoire de croire que cette communication déviante, cet « effort pour rendre l'autre fou », n'ait aucun impact, à moindre échelle, sur tout individu. Nous en observons tous les jours les effets. Ils se traduisent socialement

par « l'effet mouton de Panurge ». Ceux qui analysent l'évolution des modes de communication (ne seraient-ce que depuis l'avènement d'Internet et de la téléphonie mobile) ne peuvent que constater le « délitement » observé de notre « tissu » social. Proportionnellement à cette érosion des liens intra- et interpsychiques, résultat d'une communication paradoxale non démasquée et propagée par nos politiques et nos médias, s'instaure peu à peu une situation d'emprise qu'une psychologue, spécialisée dans les problématiques des entreprises (RPS), le harcèlement moral et le suicide au travail, a pu requalifier de « totalitarisme rampant »[35].

Je terminerai ce billet en citant Mary-Catherine BATESON, fille de Grégory BATESON : « La double contrainte décrit une distorsion parfois pathogène que l'on peut découvrir dans la communication lorsqu'on l'envisage d'une certaine manière ; mais pour comprendre la double contrainte, il est nécessaire d'apprendre une nouvelle façon de penser la communication, qui repose sur une épistémologie des relations qui est à la base à la fois de la pathologie et de la créativité – ou plutôt désapprendre une épistémologie que la plupart d'entre nous considèrent comme allant de soi. [...] L'humour et la religion, l'art et la poésie restent mystérieux, mais peuvent s'avérer essentiels pour l'espèce humaine parce que notre existence sur cette planète est en elle-même une double contrainte et que les doubles contraintes peuvent déclencher la prise de conscience tout autant que le conflit »[36].

Philippe VERGNES

N. B. (1) :

Le choix de rédiger ce long billet d'un seul tenant n'était pas sans risque compte tenu des précisions qu'il m'aura été nécessaire d'ignorer pour ne pas compliquer outre mesure ce texte. Il m'est apparu utile vis-à-vis de l'importance de ce sujet, auquel il me faudra me référer pour développer un concept majeur à connaître au niveau des individus, des groupes et des sociétés afin de comprendre l'immobilisme et la résignation dans lesquels la plupart des gens semblent s'enfermer en réponse aux difficultés croissantes que nous rencontrons à l'heure actuelle. Je fais référence ici à la relation d'emprise telle que succinctement évoquée dans cet article et qui fera l'objet d'un prochain exposé.

N. B. (2) :

La référence au "pouvoir" et aux "crises" dans le titre de cet article n'a pas été évoquée explicitement lors de cet écrit. Ce lien est pourtant « intuitivement » perçu par tous ceux qui connaissent le principe, très paradoxal, de la création monétaire basée sur le crédit[37]. De par la place que l'argent occupe dans notre société, ce paradoxe contraignant (donc conflictogène puisqu'irrésolu) régit l'ensemble de nos rapports sociaux. Le paradoxe culturel qui en résulte pourrait se formuler ainsi : « l'idéologie contemporaine prône plus de liberté en aliénant toute pensée critique qui la réfute ».

[1] Prologue de l'évangile de Jean.

[2] « À l'instar de la psychologie cognitive, la psychopathologie cognitive aborde les troubles émotionnels en se basant sur le modèle de traitement de l'information. Ainsi, ces dysfonctionnements pourraient se manifester dans différentes étapes du traitement de l'information : attention, évaluation et mémoire. » Extrait de « Psychopathologie et neurosciences. Questions actuelles de neurosciences cognitives et affectives », sous la direction de Salvatore CAMPPELLA et Emmanuel STREEL, p. 20.

[3] Edgar MORIN, « L'enjeu humain de la communication », in « La communication, états des savoirs », ouvrage coordonné par Philippe CABIN et Jean-François DORTIER, éditions Sciences Humaines, Paris Seuil, 3ème édition 2008, p. 30 et 31.

[4] Les mécanismes de défenses.

[5] La notion de « relation d'emprise » est peu connue. L'idée commence à se frayer un chemin depuis peu et elle est souvent confondue avec le concept de pulsion d'emprise. L'un des premiers à en avoir esquissé le contour est le psychanalyste Roger DOREY dans son article intitulé « La relation d'emprise », paru dans la Nouvelle Revue de Psychanalyse, N° 24, 1981, p. 117-140. La communication paradoxale est au cœur de la relation d'emprise.

[6] Les termes « décervelé » et « décervelage » font partie de la néologie de Paul-Claude RACAMIER en référence à la machine à décerveler d'Alfred JARRY dans sa pièce de théâtre : UBU ROI.

[7] Lire à ce sujet la déclaration « surprenante » de l'ex-pdg de TF1, Patrick

LE LAY, sur « du temps de cerveau humain disponible ».

[8] De très nombreux livres, essais et études ont été consacrés à l'analyse de ces subterfuges et des dérives que les techniques de manipulation ont entraînées (cf. « Propaganda, comment manipuler l'opinion en démocratie » et « Crystallising public opinion » – non traduit en français – d'Edward BERNAYS, double neveu de S. FREUD – l'histoire est assez cocasse – dont Joseph GOEBBELS en fit un livre de chevet, ministre du Reich à l'éducation et à la propagande sous le régime d'HITLER, ou encore « Le viol des foules par la propagande politique » de Serge TCHAKHOTINE, « La fabrication du consentement, de la propagande médiatique en démocratie » de Noam CHOMSKY et Edward HERMAN, etc., etc., etc.)

[9] Cf. Paul-Claude RACAMIER, « Souffrir et survivre dans les paradoxes », in Revue Française de psychanalyse n° 55, 1991/3. La « défense de survivance » est une des défenses primaires mises en évidence par la psychanalyse.

[10] Dissociation mentale.

[11] ... (ou interpsychique) et intrapsychique. Les paradoxes « serrés » (ou « fermés ») provoquent aussi ce que certains praticiens nomment une dissociation. Sujet, au combien important pour comprendre les ressorts des manipulations modernes auxquelles nous sommes journellement exposés, qui sera traité dans un prochain article.

[12] Véronique PERRET et Emmanuel JOSSERAND (sous la direction de), « Le paradoxe : Penser et gérer autrement les organisations », 2003, p. 5.

[13] Grégory BATESON, « Vers une théorie de la schizophrénie ».

[14] Cette idée, héritée de la croyance du « tout génétique », bien qu'ayant encore court dans certain milieu, n'a plus de raison d'être aujourd'hui et est remise en cause par les récentes découvertes en épigénétique concernant la méthylation de l'ADN (cf. Élisabeth BLACKBURN, prix Nobel de médecine en 2009, « Épigénétique, nos états d'âme modifient notre ADN » ou encore l'article page 16 intitulé « Nature et culture, innée et acquise » sur Moshe SZYF, pionnier de l'épigénétique, parue dans la revue « en-tête » de l'Université Mc GILL au CANADA). Quoi qu'il en soit, les recherches les plus avancées en sont, de nos jours, à étudier les liens entre l'innée et l'acquis dans des relations d'interdépendances et de coévolutions.

[15] Véronique PERRET et Emmanuel JOSSERAND (sous la direction de), « Le paradoxe : Penser et gérer autrement les organisations », 2003, p. 6 à 9.

[16] Paul WATZLAWIK et al., « Une logique de la communication », p. 212-213.

[17] Paul WATZLAWIK et al., « Une logique de la communication », p. 54.

[18] Extrait de la page Internet du Ministère du Travail, de l'Emploi, de la Formation Professionnelle et du Dialogue Social : « Un état de stress survient lorsqu'il y a déséquilibre entre la perception qu'une personne a des contraintes que lui impose son environnement et la perception qu'elle a de ses propres ressources pour y faire face (Ndla : cette définition correspond à une description simplifiée des contraintes paradoxales, sans toutefois les nommer explicitement, entraînant une dissociation – ou déséquilibre – mentale). Bien que le processus d'évaluation des contraintes et des ressources soit d'ordre psychologique, les effets du stress ne sont pas, eux, uniquement de même nature. Ils affectent également la santé physique, le bien-être et la productivité ».

[19] Pour information cf. Vincent de GAULEJAC, la vidéo de présentation (version courte, mais surtout la version longue) de son livre « Travail, les raisons de la colère » où il consacre toute une partie sur « Les sources du mal-être » au travail dont le chapitre central porte sur les contraintes paradoxales, l'organisation paradoxante et le système d'emprise qu'elle génère ainsi que son interview. Du même auteur, voir également « L'emprise de l'organisation » et le « Livre blanc du stress au travail » sur le site du Ministère du travail.

[20] « Le sentiment de notre existence dépend pour une bonne part du regard que les autres portent sur nous : aussi peut-on qualifier de non humaine l'expérience de qui a vécu des jours où l'homme a été un objet aux yeux de l'homme ». Primo LEVI, citation extraite de son livre témoignage « Si c'est un homme ».

[21] Dissonance cognitive.

[22] Paul WATZLAWICK, « Le langage du changement, élément de communication thérapeutique », p. 46.

[23] État de stress post-traumatique complexe (traumatisme DESNOS ou

complexe).

[24] Syndrome de Stockholm.

[25] Paul-Claude RACAMIER, « Entre humour et folie », 1973.

[26] Paul-Claude RACAMIER, « Souffrir et survivre dans les paradoxes », Revue Française de Psychanalyse, 1991/3.

[27] Jean-Curt KELLER, cf. l'ouvrage « Le paradoxe dans la communication » et son l'article « Les paradoxes et ses rapports avec les problèmes humains ». Cette typologie exclut les paradoxes logiques (antinomies) et les paradoxes sémantiques qui ne sont pas pathogènes.

[28] Citation personnelle inspirée de l'ouvrage « L'alchimie des talents » de Catherine FOIX, Yves BLANC et Mathieu Maurice.

[29] « Désigne tout élément psychique activement évacué à l'extérieur d'une psyché individuelle, qui s'en désolidarise et s'en débarrasse [...] leur « transport » (transfert) est assuré par identifications projectives, expulsion en dilemmes et impositions paradoxales ; reçus par l'entourage (généralement à son insu) ils s'y comportent le plus souvent comme des poisons ou des parasites », in « Cortège conceptuel » de Paul-Claude RACAMIER, 1993, p. 39.

[30] Stephan HENDRICK, « Famille de schizophrènes et perturbations de la communication. La "communication déviante" : le point de la recherche et son apport à la théorie familiale systémique », THÉRAPIE FAMILIALE 2002/4, Volume 24, p. 387-410.

[31] Définition CNRTL :

A. – Action de tromper, de bernier (quelqu'un de naïf), généralement pour s'amuser à ses dépens. Synonyme : blague, canular, farce, fumisterie, etc.

B. – Action d'abuser (une personne ou une collectivité) en déformant, en embellissant la réalité. Synonyme : duperie, falsification, tromperie.

La mystification est une technique de manipulation courante également connue sous l'appellation « lecture de pensée » : votre interlocuteur connaît mieux que vous quelles peuvent être vos intentions. D'un point de vue psychanalytique, la mystification suppose une disqualification de l'autoperception qui pourrait se formuler ainsi : « ce vous sentez (ressentez) est faux, je peux vous dire ce que vous devez sentir, ce que vous sentez vraiment » (René ROUSSILLON, « Paradoxes et situations limites de la psychanalyse », p. 33). Il va de soi que pour être pleinement efficace la mystification doit s'exprimer en situation de double contrainte.

[32] Définition CNRTL :

Action de disqualifier; son résultat.

1. Discredit, dénigrement de la réputation de quelqu'un ou de quelque chose.

2. Désavantage.

Pour les paradoxalistes (psychanalystes spécialistes dans l'étude des paradoxes), « la disqualification est une antireconnaissance, elle surgit de la non-prise en compte du désir de communiquer de l'un des deux locuteurs par l'autre. La disqualification signifie au sujet disqualifié que, concernant quelque chose qui le touche de près, il n'a rien à en dire, il n'a pas à en communiquer quoi que ce soit, mieux, il n'a pas à en penser quoi que ce soit. Globalement, elle lui signifie qu'il n'est rien » (René ROUSSILLON, « Paradoxes et situations limites de la psychanalyse », p. 34). Tout comme pour la mystification, la disqualification est consubstantielle à la communication paradoxale.

[33] Marie-France HIRIGOYEN, « Le harcèlement moral, la violence perverse au quotidien », chapitre 4 « La communication perverse », 1998, p. 117 à 138. Les travaux de Marie-France HIRIGOYEN ont fortement contribué à l'adoption de la loi de 2002 contre le harcèlement moral au travail.

[34] « La fécondité paradoxale de la double contrainte », in « L'alchimie des talents ».

[35] Ariane BILHERAN, « Tous des harcelés ? ».

[36] Mary-Catherine BATESON, préface du livre « La double contrainte – L'influence des paradoxes de BATESON en sciences humaines » paru suite au colloque organisé à l'occasion du cinquantenaire de l'article de son père « Vers une théorie de la double contrainte », 2008, p. IX et X.

[37] Article d'André-Jacques HOLBECQ paru sur Agoravox, « Ce qu'il faut au moins savoir sur la création monétaire ».

COMPRENDRE L'EMPRISE LA RELATION « EN-PIRE »

Philippe VERGNES

« Le sentiment de notre existence dépend pour une bonne part du regard que les autres portent sur nous : aussi peut-on qualifier de non humaine l'expérience de qui a vécu des jours où l'homme a été un objet aux yeux de l'homme ». [Primo LEVI, « Si c'est un homme », 1947.]

Certains d'entre vous l'auront probablement compris, le petit jeu de mots de ce titre évoque l'Empire comme souvent cité par celles et ceux qui dénoncent l'avènement d'un nouvel ordre mondial, mais là n'est pas le sujet de cet article. Quoique...

Le vingtième siècle a été marqué par des crimes contre l'humanité perpétrés par des « foules[1] » sous l'emprise de leurs dirigeants. Il restera dans l'histoire comme un triste exemple des systèmes totalitaires déployés sur des nations tout entières. Mais l'emprise est un procédé de domination sur autrui qui ne se manifeste pas uniquement à l'échelle d'un pays.

Étymologiquement « empire » et « emprise » sont de même origine. Leurs définitions respectives données par le CNRTL sont très proches l'une de l'autre et ces deux termes appartiennent à la famille vocabulaire du verbe transitif « prendre » et de ses participes passés et adjectifs « pris, prise ». Cette similitude révèle le caractère universel du concept de relation d'emprise pour peu que nous gardions constamment à l'esprit la notion de gradualité (fréquence, intensité et durée) qui y est afférente (nous sommes tous sous emprise à un degré ou un autre).

L'utilité de cette approche est très simple : comprendre les mécanismes en œuvre dans une relation d'emprise permet de s'en dépendre et donc, dans un certain sens, de reprendre le contrôle de notre libre arbitre qui, contrairement à certaines croyances, ne nous est pas acquis, mais doit être conquis.

Qu'est-ce qu'une relation d'emprise ?

Définitions :

Nous devons ce concept à Roger DOREY qui l'introduisit dans le champ psychanalytique en ces termes : « Une double constatation s'impose d'emblée lorsqu'on prend en considération la notion d'emprise. D'une part on observe, en parcourant la littérature psychanalytique, qu'un nombre relativement limité de travaux y font référence et le plus souvent d'ailleurs de manière assez confuse. D'autre part, et en opposition avec cette remarque, on est réellement saisi par l'importance clinique de tout ce qui peut être cerné comme gravitant autour de ce pôle que nul autre concept ne permet de traduire de façon satisfaisante. Par la manière même dont il a introduit cette dimension dans le champ analytique, FREUD, certainement, n'est pas totalement étranger à cet aspect des choses. Il voit en effet dans l'emprise la finalité d'une pulsion spécifique, non sexuelle, d'abord rattachée à la cruauté infantile puis au sado-masochisme, enfin, à partir de 1920, à l'action proprement dite de la pulsion de mort. Or, tout donne à penser que cette pulsion d'emprise (Bemächtigungstrieb) est une notion très ambiguë qui rend compte de l'impasse dans laquelle nous nous trouvons sur le plan conceptuel. Il semble bien que la notion ne puisse trouver de véritable fécondité que si l'on considère l'emprise comme un mode très singulier d'interactions entre deux sujets, qui ne se réduit pas à l'activité d'une seule tendance, mais correspond à un agencement complexe de la relation à l'autre, dont la dynamique pulsionnelle reste entièrement à préciser. C'est dire que l'emprise ne prend son plein sens que dans le champ de l'intersubjectivité et que c'est là, précisément, qu'elle doit être abordée, à savoir en tant que "relation d'emprise" »[2].

Ce texte datant de 1981 a entraîné de nombreuses réflexions et développements qui ont contribué à sortir la psychanalyse de son champ d'investigation privilégié (i.e. l'intrapsychique) pour le confronté à l'interpsychique (les liens intersubjectifs qui se tissent dans les familles, les groupes ou les institutions) comme en avaient déjà pris l'initiative, en France, quelques chercheurs regroupés en associations telles que celles du Collège de Psychanalyse Groupale et Familiale et de la Société Française de Thérapie Familiale Psychanalytique rapprochant (« re-liant ») ainsi la psychanalyse de la sociologie initiée par Gustave LE BON. Ce qui ne fut pas du goût de certains et notamment des « puristes » de la discipline[3].

Cette annotation me permet de donner une définition correspondant aux descriptions les plus récentes de la relation d'emprise : « L'emprise est une relation de soumission de l'autre, considéré comme une simple chose. Elle s'établit au moyen de manipulations et de stratégies « perverses » plus ou moins subtiles qui se déploient dans les dimensions interpersonnelles, familiales, institu-

tionnelles, sociales et politiques. Elle constitue toujours un meurtre ou une tentative de meurtre psychique, le plus souvent symbolique, commis parfois pour la « bonne cause »... lorsque l'autoritarisme, qu'il ne faut pas confondre avec l'autorité bien comprise contenue dans des règles démocratiquement admises, constitue une valeur familiale ou sociale partagée. Les stratégies d'emprise peuvent être utilisées par les personnes mal traitées dans une dimension perverse et dans la répétition de maltraitances transgénérationnelles »[4].

Entre temps, dans un dialogue avec Paul DENIS[5], Roger DOREY avait pris soin de préciser son concept : « Dans la relation d'emprise, il s'agit toujours et très électivement d'une atteinte portée à l'autre en tant que sujet désirant qui, comme tel, est caractérisé par sa singularité, par sa spécificité propre. Ainsi, ce qui est visé, c'est toujours le désir de l'autre dans la mesure même où il est foncièrement étranger, échappant, de par sa nature, à toute saisie possible. L'emprise traduit donc une tendance très fondamentale à la neutralisation du désir d'autrui, c'est-à-dire, à la réduction de toute altérité, de toute différence, à l'abolition de toute spécificité ; la visée étant de ramener l'autre à la fonction et au statut d'objet entièrement assimilable ».

Par la suite, bien que cette notion reste relativement mal comprise des professionnels et du grand public, de nombreux chercheurs tels que, par exemple, Boris CYLRUNIK, ont pu en décrire le but et les principes : « Dans la relation d'emprise, c'est bien simple : l'un des deux, pour son profit ou son plaisir, néantise le monde mental de l'autre. S'il néantisait le monde physique de l'autre, nous n'aurions pas de peine à nommer « crime » une telle relation. Mais pour le monde mental, il a fallu de longs débats, pour comprendre que la néantisation du monde mental d'un autre est un crime dont il faut analyser les processus de destruction et de reprise de néo-développement résilient »[6].

Pour le psychiatre Cédric ROOS, auteur d'une étude exemplaire portant sur une analyse pluridisciplinaire du sujet : « La relation d'emprise est un phénomène universel et ubiquitaire, écueil surnois et redouté qui menace toute relation humaine. L'interaction de deux ou plusieurs individus ou groupes d'individus, dans quelque milieu que ce soit, peut en effet conduire à une relation d'emprise. Celle-ci peut s'exercer, entre autres, au travers d'un pouvoir totalitaire en politique, par l'entremise de la propagande dans les médias, les dérives sectaires des religions, mais aussi dans les entreprises, les institutions, les familles, les couples et dans la sexualité à travers les situations de harcèlement, de maltraitance, d'inceste, d'abus sexuel... »[7].

Selon ces quelques définitions, nous pouvons subsumer sans peine que la relation d'emprise est une relation établie sur un mode asymétrique dominant/dominé. L'escroquerie du premier consistant alors à faire croire au second que nous bénéficions tous des mêmes droits et privilèges alors que dans les faits il se comporte comme si « tous les hommes sont égaux, mais certains sont plus égaux que d'autres »[8]. La relation d'emprise interdit toute possibilité de reconnaissance de « l'altérité », de l'autre distinct de soi, tout en le maintenant soumis au groupe, prisonnier et esclave. Véritable main basse sur l'esprit, elle s'établit sur la base d'une communication déviante non repérée comme telle, qui a cours dans les organisations collectives de type « clanique » (désigné aussi sous les termes de « clientélisme » ou encore de « communautarisme ») dont l'exemple le plus évident est celui de la secte, mais que certaines familles (dites « ordinaire »), des organisations ou « réseaux » (d'influence), etc. peuvent également imiter.

Toutefois, la compréhension d'une relation d'emprise et de ses conséquences délétères sur la psyché humaine (« meurtre psychique ») ne saurait être réduite à une cause unique (la communication paradoxale, déviante ou perverse et ses corollaires qui sont la mystification et la disqualification). Une analyse plus approfondie de la nature de ce type de rapports à autrui peut nous permettre de mieux appréhender ce schéma relationnel qui incite « l'homme à être un loup pour l'homme » (bien que cette métaphore donne du loup, animal social par excellence, une image qui ne lui sied guère).

Les caractéristiques d'une relation d'emprise[9] :

Trois dimensions complémentaires caractérisent la relation d'emprise dont la spécificité correspond à trois courants sémantiques issus du terme « emprise » qui sont : le sens ancien (1), utilisé en droit, le sens commun (2) et le sens étymologique (3).

(1) La première dimension évoque l'idée de prise, de capture ou encore de saisie qui, en langage juridique, désignait une atteinte portée par l'administration à la propriété privée immobilière, comportant une prise de possession régulière ou irrégulière. Il s'agit donc d'une action d'appropriation par dépossession de l'autre ; c'est une mainmise, une confiscation représentant une violence infligée et subie qui porte préjudice à autrui par empiètement sur son domaine privé, c'est-à-dire par réduction de sa liberté.

(2) La deuxième dimension, inséparable de la précédente, est celle de l'ascendant intellectuel ou moral exercé par quelqu'un ou quelque chose sur un individu. Autrement dit, elle introduit la notion de domination dans la relation d'emprise. Ce second courant sémantique suggère l'exercice d'un pouvoir suprême, dominateur, voire tyrannique par lequel l'autre se sent subjugué, contrôlé, manipulé, en tout état de cause maintenu dans un état de soumission et de dépendance plus ou moins avancé.

(3) Et enfin, la troisième dimension apparaît comme la conséquence ou la résultante des précédentes, laquelle va inscrire une trace, l'impression d'une marque, chez la personne « emprise » qui dès lors perd son statut de sujet pour être reléguée à celui d'objet. Celui qui exerce son emprise grave son empreinte sur l'autre, y dessine sa propre figure.

A noter que pour Reynaldo PERRONE et Martine NANNINI[10], abordant la relation d'emprise sous l'angle du courant systémique des thérapies familiales, ce rapport à autrui est marqué par trois pratiques relationnelles spécifiques, qui sont : l'effraction, la captation et la programmation ; dont les définitions données par leurs auteurs expriment le moyen par lequel une personne est spoliée de son libre arbitre, de son intégrité psychique et de sa dignité. L'appropriation-dépossession se fait par effraction ; la domination s'opère par captation afin de gagner la confiance de la (ou des) personne-s visé-e-s, fixer son attention et la priver de sa liberté ; et enfin la programmation est le procédé par lequel une personne est marquée du « sceau » de son agresseur (son empreinte).

Ces diverses approches renseignent sur le pourquoi et le comment de l'emprise qui, dans le cadre des relations interindividuelles, ne s'expriment pas de but en blanc. Pour asseoir son pouvoir sur autrui et rallier le plus d'affidés à sa cause, « l'empreneur[11] » (« l'emprenant » ou « l'empriseur[12] ») élaborera minutieusement diverses stratégies d'emprises et les mettra en place graduellement tout en prenant soin de ne pas dévoiler ses véritables intentions. C'est ce que nous allons maintenant disséquer en gardant à l'esprit qu'entre une personne et un groupe, seul diffère le degré (fréquence, intensité et durée) de la mise sous emprise.

De la prise à l'emprise :

« Par définition, la dynamique s'insinue par paliers successifs, souvent impossible à repérer à l'œil nu. En fait, sa progression est plutôt circulaire avec des allers-retours constants entre les forces en jeu et par intégration progressive des étapes franchies (Nda : d'où le décervelage qui en résulte). Le plus souvent l'onde de choc est beaucoup plus large qu'il n'y paraît et les personnes impliquées beaucoup plus nombreuses qu'on pense : enfants d'un couple, collègues de travail, club de sportifs, groupe de jeune... Et cette spirale absorbe tous les acteurs, victimes comme bourreaux, personne n'échappe à sa toxicité, personne n'en sortira indemne. »[13]

La relation d'emprise se développe par assimilation et « incorporation » (engramme), mais pour que le mouvement s'amorce, il faut un « fait » générateur qui l'impulse.

Cette première étape repose sur la séduction et c'est essentiellement grâce à elle que « l'empriseur » s'attire les faveurs de sa cible (personne ou auditoire) : « il s'agit d'une véritable action de séparation, de détournement, de conquête qui parvient à ses fins par l'étalement de ses charmes et de ses sortilèges, c'est-à-dire par l'édification d'une illusion dans laquelle l'autre va s'égarer. Cette séduction, en fait, prend valeur de fascination »[14]. Elle aurait pour fonction de subjuguier les « emprisés » et d'enflammer les foules (ou le cœur d'un « partenaire » en situation de couple). Cependant, cette séduction est à sens unique : « l'empreneur » cherche à « ensorceler » son « objet » sans se laisser piéger par l'attraction que ce dernier pourrait exercer sur lui.

Lorsque les personnes sont suffisamment engagées dans la voie tracée par l'instigateur de la relation d'emprise, l'emploi de la force peut succéder à celui de la séduction et le système devient alors autonome. Mais en cas de « rébellion », les périodes de séduction peuvent réapparaître. C'est donc par une alternance de phases de séduction et de violence que croît la relation d'emprise. Les personnes soumises à ce traitement sont « sidérées[15] » et n'ont pas d'autres choix que de répondre à cette situation en développant des stratégies d'adaptation pour réduire leur état de stress à un niveau acceptable (ou supportable). L'état de sidération a pour conséquence d'entraîner une dissociation mentale interdisant aux personnes « dissociés » d'analyser et de comprendre la situation afin de trouver solution et délivrance.

La relation d'emprise se clive et devient circulaire entraînant tous ses acteurs vers une régression qui, dans certains cas, devient dramatique puisqu'elle équivaut à un « meurtre psychique » quand elle ne finit pas par un véritable meurtre ou un suicide.

Cette séduction n'est cependant opérationnelle que si l'interdit de pensée est implicitement posé par l'usage d'une rhétorique particulière. Tout en admettant qu'il soit très difficile de cerner le déclenchement des processus générant une relation d'emprise, et, plus encore, toutes les raisons qui l'ont orchestrée, Geneviève PAYET nous indique que « le problème réside au cœur même de la dialectique perverse qui s'est construite » entre le dominant et le dominé, entre « celui qui impose et celui qui subit ». Cette dialectique perverse n'est ni plus ni moins que la communication paradoxale (déviante ou perverse, selon les auteurs) que j'ai longuement présentée lors de mon précédent article[16].

Comprendre ce qu'implique une relation d'emprise dans toute son étendue nécessite de réunir des connaissances et des compétences issues de divers horizons. La principale difficulté de la tâche consistant à percer le code lexical propre à chacune des disciplines invoquées afin d'en faire ressortir les liens qui les unissent plutôt que de se concentrer sur leurs différences. Il suffira alors de réduire les positions paradoxales en les explicitant pour ne garder que ce qui est cohérent. Ce n'est qu'ainsi que, comme a très bien su le faire Cédric ROOS, nous pouvons être à même d'observer « ses paliers successifs difficiles de voir à l'œil nue » se dérouler sous nos yeux, et ce dans des dimensions aussi différentes que celle du couple, des groupes, des institutions ou des nations.

En résumé :

« La relation d'emprise obéit à des règles communicationnelles singulières qui prédisposent la personne sous emprise en paralysant ses défenses (Nda : j'ai largement décrit les contours de cette communication dans la première partie de cet article). Elle vit la relation dans une sorte d'état second, de rétrécissement de la conscience. Confuse, elle perd tout sens critique ce qui permet chez elle la coexistence paradoxale d'un non-consentement et d'une acceptation (Nda : cette coexistence paradoxale est l'un des symptômes majeurs d'une dissociation qui doit conduire le clinicien ou le praticien à poser un diagnostic d'EPST complexe). C'est ce que RACAMIER dénomme le "décervelage" »[17].

Les trois ordres organisationnels d'une relation d'emprise sont : 1- une captation par appropriation/dépossession grâce à une séduction unilatérale (ou « narcissique ») ; 2- une domination et un isolement s'exerçant sur la personne « emprise » (souvent désigné comme « bouc émissaire ») avec recours à la violence psychique et/ou physique, mais faisant le plus souvent appel à la discrimination, aux manipulations, aux harcèlements, etc. ; 3- l'apposition d'une empreinte dans le psychisme de la cible qui s'adapte à la situation en abandonnant toute prétention de compréhension et en adoptant des réponses automatisées pouvant aller à l'encontre de ses intérêts (non perçus comme tels en raison de la dissociation provoquée), et ce, afin de réduire les dissonances cognitives que lui impose la communication paradoxale.

Le système de communication déviante (paradoxale ou perverse) que les contraintes paradoxales instaurent dans les rapports à autrui contient en germe tous les ingrédients qui mènent, à terme, à une relation d'emprise dont l'expression = appropriation-dépossession (effraction) + domination (captation) + empreinte (programmation) = décervelage à facilitation du « conformisme » individuel ou social.

Conclusion :

La relation d'emprise est définie par : (1) l'atteinte aux droits les plus élémentaires des personnes « emprises » (dignité et intégrité psychique ou physique) ; (2) le caractère unilatéral de l'entreprise de séduction exercée sur une cible (personne, public ou peuple) ; (3) la « marque de fabrique » de « l'empreneur », faiseur de paradoxes (i.e. le « paradoxeur » décrit lors de la première partie de cette présentation).

Dans la plupart des déséquilibres relationnels avec inégalité patente, les personnes dominées perçoivent la puissance des dominants, mais ne peuvent y répondre parce que ces derniers se sont approprié les « rênes du pouvoir ». Cela ne les empêche pas de faire usage de leur esprit critique en dénonçant les injustices perpétrées par ces déséquilibres.

Dans la relation d'emprise, la manipulation mentale qui s'y joue n'est jamais explicite (inégalité latente). Elle s'exerce insidieusement à l'insu de ses victimes qui sont « sidérées », hypnotisées et captées par « l'empreneur » grâce, notamment, à l'usage d'une dialectique éristique soigneusement « huilée ». Les victimes ignorent les conditions de leur mise sous emprise et ne perçoivent pas les manœuvres de l'instigateur ni ses véritables intentions. Ce dernier sait se « fondre dans la masse » pour répondre aux attentes de ses proies et parvenir ainsi à « coloniser » leur psychisme en lui imprimant sa « marque ». Cette opération, véritable entreprise de dépersonnalisation, consiste en un « effort pour rendre l'autre fou » et ceux qui s'y adonnent le mieux sont ceux qui prétendent – suprême paradoxe – pouvoir nous apporter les remèdes aux maux qu'ils nous infligent. C'est le principe fondamental sur lequel reposent toutes tortures, qu'elles soient physiques ou psychiques. À la seule différence près

que, s'agissant de tortures mentales, celles-ci sont parfois imposées inconsciemment, en toute méconnaissance de cause des dommages provoqués sur la psyché d'autrui : c'est en cela que notre époque peut être qualifiée « d'âge de la barbarie communicationnelle » (cf. première partie).

La relation d'emprise est un système relationnel susceptible de survenir dans tout rapport humain et contre lequel il n'existe pas de moyen absolu de se prémunir, mais pour se sortir de cet engrenage destructeur ou, préventivement pour ne pas y entrer, une prise de conscience de la violence sournoise qui s'y joue et des mécanismes conduisant à une telle relation sont indispensables.

Si dans mes écrits j'ai longuement pu traiter des mécanismes en jeu instituant ce type de relation et de la personnalité archétypale de « l'empreneur » (parties 1, 2, 3, 4 et 5), bien que ne les ayant pas développés exhaustivement, je n'ai fais qu'aborder sa « violence sournoise » en la qualifiant parfois de « meurtre psychique » sans en donner d'autre explication que phénoménale. Il serait intéressant et instructif de visualiser l'impact de ces phénomènes sur le développement de notre cerveau pour mieux comprendre de quoi il en retourne. Ce qui devrait probablement faire l'objet d'un prochain billet.

Philippe VERGNES

[1] Cf. Gustave LE BON, « La psychologie des foules », 1895.

[2] Roger DOREY, « La relation d'emprise », 1981.

[3] En aparté, il est intéressant de noter les divergences des courants psychanalytiques que l'on peut se représenter par trois niveaux. De l'étude exclusive de l'intrapsychique (niveau I), certains analystes ont étudié l'interpsychique des relations duelles (niveau II = relation à deux comme en fait état le texte de Roger DOREY), d'autres se sont orientés vers l'intersubjectivité, c'est-à-dire, l'observation et l'analyse des individus interagissant entre eux dans une pluralité de relations (niveau III = psychodynamique). Ramené au sujet qui nous concerne ici, ce champ d'investigation ne se résume plus à l'observation et à l'analyse de la dyade bourreau-victime, mais s'étend également au triptyque bourreau-victime-spectateurs.

[4] Gérard LOPEZ, « La relation d'emprise », sur le site de la préfecture de la SARTRE.

[5] Entretien rapporté par la Revue Française de Psychanalyse, « L'emprise », 1992/5.

[6] Jean-Pierre VOUCHE, « De l'emprise à la résilience », 2009, p. . Citation de Boris CYLRUNIK, auteur de la préface.

[7] Cédric ROOS, « La relation d'emprise dans le soin », p. 9 du fichier PDF, en lecture libre sur Internet.

[8] Georges ORWELL, « La ferme des animaux », p.

[9] D'après le texte de Roger DOREY, « La relation d'emprise », 1981.

[10] Reynaldo PERRONE et Martine NANNINI, « Violence et abus sexuel dans la famille – Une vision systémique des conduites sociales violentes », 1995.

[11] « L'empreneur » signifiait en vieux français : celui qui entreprend (ici une entreprise guerrière). Dérivé du mot « emprendre » qui avait de nombreuses significations dont celle de : faire prendre, allumer, enflammer ayant aussi donné le substantif masculin de « emprenant » : assaillant, et « empris » : pris, saisi (cf. pages 71 et 72 du dictionnaire GODEFROY de l'ancienne langue française du IX au XV siècle). Ainsi, lorsqu'on entend dire « qu'il n'y a pas de fumée sans feu », a-t-on pris soin de vérifier qu'un « empreneur » n'est pas à l'origine de ce « feu » (la rumeur) ?

[12] « L'empriseur » et « l'emprisé » sont des termes utilisés par Jean-Claude MAES dans son livre : « Emprise et manipulation : Peut-on guérir des sectes ? » pour désigner les personnes qui initient l'emprise et celles qui la subissent.

[13] Geneviève PAYET, « L'aide-mémoire en psychotraumatologie » sous la direction de Marianne KÉDIA et Aurore SABOURAUD-SÉGUIN, 2008, page 84.

[14] Roger DOREY, « La relation d'emprise », 1981.

[15] Nous verrons l'importance de ce concept majeur en psychotraumatologie dans un prochain article.

[16] Le « pouvoir », les « crises », la communication paradoxale et « l'effort pour rendre l'autre fou ».

[17] Cédric ROOS, « La relation d'emprise dans le soin », 2006, p. 54.

<http://www.agoravox.fr/actualites/societe/article/comprendre-l-emprise-la-relation-134784>

LA FABRIQUE DES IMPOSTEURS

Si le pervers narcissique m'était « compté »

ou comment le paradoxe de l'idéologie néolibérale influence nos personnalités

Philippe VERGNES

« Le pouvoir n'est pas une autorité s'exerçant sur des sujets de droit, mais avant tout une puissance immanente à la société, qui s'exprime dans la production de normes et de valeurs... Passage de la loi à la norme, d'une société (d'Ancien régime) centrée sur la loi on est passé à une société gestionnaire centrée sur la norme. C'est l'une des conséquences de la vaste révolution libérale. »[1]

Avant d'en venir au fond de la problématique que je souhaiterais développer ici, posons-nous tout d'abord la question : qu'est-ce qu'un imposteur ?

La définition du mot imposteur du CNTRL nous donne :

A. – Celui qui trompe, qui abuse autrui par des mensonges, de fausses promesses, dans le but d'en tirer un profit matériel ou moral ; synonyme : fourbe, menteur, trompeur.

– Sens vieilli : celui qui répand sur autrui des accusations mensongères ; synonyme : calomniateur.

B. – Celui qui cherche à abuser autrui sur sa propre personne, en feignant les apparences de la vertu, de la sagesse, de l'intégrité, du savoir ; synonyme : hypocrite.

– En particulier : celui qui usurpe le nom, la qualité, le titre d'un autre; celui qui se fait passer pour autre que ce qu'il est.

Étymologiquement, le mot est dérivé du latin classique *impōno* dont les différents sens et les exemples qui s'ensuivent nous offrent une symbolique très complète sur la représentation à géométrie variable de ce qu'est un imposteur et les impostures auxquelles il s'adonne :

– Placer sur, poser sur, appliquer.

– Établir sur, préposer, assigner.

– Mettre quelque chose sur les épaules de quelqu'un ; lui donner la charge de quelque chose. Ex. : charger quelqu'un d'une affaire, d'un rôle.

– Imposer. Ex. : imposer à quelqu'un plus de fatigue ; faire subir à quelqu'un des injustices, des outrages ; imposer des lois à quelqu'un ; faire la loi à quelqu'un ; imposer des lois par la force à la cité ; imposer un tribut au vaincu ; imposer aux Athéniens le gouvernement des Trente ; imposer aux terres une redevance.

– Mettre la dernière main à quelque chose.

– En imposer à quelqu'un, donner le change à quelqu'un, abuser quelqu'un.

Cette définition sommaire, qui sera complétée ultérieurement, nous donne un premier élément de réponse afin de situer le cadre dans lequel s'inscrit cet article.

J'aborde ici la thématique maintes fois dénoncée dans mes précédents écrits sous un nouvel angle emprunté à la sociologie et à la psychopathologie sociale après avoir succinctement décrit ce fléau sous diverses approches (celle de la psychodynamique – cf. Les pervers narcissiques 1/2, Les pervers narcissique 2/2 et Comment reconnaître un pervers narcissique manipula-tueur –, de la linguistique – cf. Le pouvoir, les crises, La communication paradoxale et l'effort pour rendre l'autre fou, Comprendre l'emprise : la relation en-pire et La novlangue des psychopathes –, et de la neurobiologie – cf. Perversion narcissique et traumatismes psychiques : l'approche biologisante).

Largement inspiré des écrits de Michel FOUCAULT sur la production de normes dans notre société et de ses conséquences délétères sur la psyché individuelle et collective, Roland GORI, psychanalyste, professeur émérite des Universités et fondateur de l'Appel des Appels, s'attache à démontrer dans son dernier livre *La fabrique des imposteurs*, paru en janvier 2013, comment, selon lui, notre organisation sociale est parvenue à transgresser notre principe républicain d'élaboration des Lois en « confisquant » le pouvoir démocratique et les débats citoyens au profit de l'adoption de normes édictées par les impératifs de la « religion du marché »[2]. Autrement dit : comment notre système institutionnel a pu « glisser », en à peine quelques

décennies, d'un ancien régime centré sur la Loi adoptée démocratiquement à une société gestionnaire centrée sur des normes décrétées par des « experts » à la solde de la propagande capitaliste (d'où l'importance de mieux connaître le domaine de l'expertise : cf. Peut-on faire confiance à notre jugement ? La fiabilité des experts en cause). Ce détail est essentiel pour mieux comprendre pourquoi les conflits d'intérêts, les détournements de fonds publics, les escroqueries financières, la délinquance en « col blanc », etc. se généralisent aujourd'hui en toute impunité (jamais précédemment dans l'histoire, les membres d'un gouvernement venant de finir leur mandat avaient été impliqués dans autant d'affaires et de procédures judiciaires).

Mais au-delà de ce constat posé par de nombreux auteurs et critiques de notre société de consommation auxquels Roland GORI fait largement appel pour étayer son analyse, il met remarquablement en évidence la façon dont le système en place encourage désormais les impostures à grande échelle. Et c'est en cela que réside tout l'intérêt de son essai.

Pour Roland GORI ce n'est pas tant leur prime enfance que notre société de la marchandise et du spectacle qui favoriserait « la fabrique des imposteurs ». Reprenant la thèse foulcadienne « selon laquelle les symptômes des maladies mentales sont le reflet des valeurs d'une société qui refuse de s'y reconnaître »[3], Roland GORI trouve dans la rationalité pratico-formelle[4] l'essence même des impostures et invite son lecteur à envisager l'imposteur comme un « martyr »[5] et un analyste hyper-adapté à notre civilisation, témoin privilégié de l'époque où nous vivons, caractérisée par « le mensonge du message publicitaire, l'imposture de la satisfaction qu'il annonce, l'effacement des limites du vrai et du faux, la matérialisation de l'idéologie dans le spectacle et la consommation, la prolifération de "pseudo-événements", l'incitation aux instants gaspillés, la froide organisation sociale du travail et des loisirs sur les apparences et la maîtrise de leurs quantifications, le déguisement du temps marchandise, la fragmentation et l'homogénéisation des cultures et des conduites » [6]. Ces nouveaux ajustements que notre civilisation érige en valeurs « pseudo-consensuelles » (sous couvert de manipulation des chiffres et des statistiques) « assurent aux maîtres de l'apparence et autres faussaires un succès social incontestable »[7].

Ce type de rationalité pratique, qui émane d'une civilisation des mœurs telle que Max WEBER a pu en faire l'analyse dans plusieurs de ses essais (L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme ou Sociologie des religions), n'est rien d'autre que la primauté de la forme sur le fond, de la quantité sur la qualité, de l'individualité sur l'intérêt général, des apparences sur la performance, de la réputation sur le travail, de la popularité sur le mérite, de l'opinion sur les valeurs, etc. telles que façonnées par les normes, les évaluations, les sondages, les statistiques, les bilans tronqués, etc.

Lorsque ce retournement de sens et ce type de transgression opèrent dans une société, alors le nid est prêt pour que le règne des imposteurs advienne. Cette gouvernance exercée sur le mode d'une « tyrannie de l'évaluation »[8], traduit en langage politicien, prône des objectifs de croissance intenables proférés sur un mode quasi névrotique – pour ne pas dire « hystérique » –, annihile toute créativité et tend à formater les individus qui n'ont d'autres choix que de se conformer aux desideratas des imposteurs au pouvoir pour ne pas subir l'ostracisme auquel s'expose tout penseur critique ou anti-conformiste.

Bien que cet ouvrage nous offre une analyse sociologique du terreau propice aux développements de l'imposture en effectuant une longue critique des travers de notre société de consommation, Roland GORI ne manque pas de définir l'imposteur en le présentant comme « un virtuose de l'apparence et de l'apparat, qui par des identifications immédiates, des pseudo-identifications, absorbe, véritable éponge vivante, les traits, les opinions, les valeurs, les discours d'autrui » [9].

Décrit comme un véritable caméléon, pur produit de l'idéologie néolibérale et de la religion du marché (cf. la notion d'homo oeconomicus citée dans l'article Peut-on faire confiance à notre jugement ? La fiabilité des experts en cause), « il ne s'agit plus pour l'imposteur d'identifications que le sujet digère, métabolise, transforme et, pour tout dire, transcende pour devenir lui-même. Non, la forme chez l'imposteur devient le fond, le ballet des silhouettes et des volutes successives, elle vient masquer ce sentiment de vide profond qu'ils avouent parfois ressentir et qu'éprouvent ceux qui les ont suffisamment approchés. Mais pas toujours, car l'imposteur est passé maître dans l'art de l'illusion. Par ses emprunts aux couleurs de l'environnement, l'imposteur témoigne d'une exceptionnelle "adaptation à la réalité" et, nageant dans les faux-semblants comme un poisson dans l'eau, respectueux

plus que tout autre des règles, des procédures, des formes, il bénéficie souvent, jusqu'à ce qu'il soit démasqué, de l'estime de tous, ou presque. C'est le prototype de l'adaptation et de l'habileté sociale, le sujet idéal des façon-neurs de comportements. Sentiment paradoxal du clinicien qui le reçoit : le sujet est plus que normal mais il y a quelque chose qui cloche. Malaise qui saisit parfois le clinicien qui l'écoute, impression de vide, de facticité, de politesse exagérée ou de grossièreté surfaite selon l'identification du jour, mais toujours une vive et alerte capacité à faire ce qu'il faut, dans la situation clinique comme dans l'existence. On dit de lui qu'il est sympathique, mais on ne sait pas à quel point cette opinion est vraie, pas davantage que l'on ne sait à quel point son opinion est vraie. C'est d'ailleurs un homme qui sait profiter de l'opinion, de son propre pouvoir de convaincre. Du crédit qu'il parvient à obtenir dépend le profit de son entreprise. C'est dire à quel point l'imposteur est un homme qui vit à crédit : sa vie dépend du crédit que les autres lui accordent, de leur appréciation, de leur évaluation et de leur "notation", comme on dirait dans la finance. C'est la figure de notre temps, un "homme subprime" ! Avec des actifs aussi pourris que les titres du même nom[10], mais qui, comme eux, font que la comédie sociale se joue tant que personne ne demande de comptes... » [11]

Nous l'aurons compris au travers de ces précisions, l'identification, ou plutôt ce qui y fait défaut, tel est donc le problème majeur de l'imposteur et du pervers narcissique, car qu'on se le dise, et même si Roland GORI s'en « défend » (précautionneusement) dans l'émission « La tête au carré » de Matthieu VIDARD sur France Inter, imposteurs et pervers narcissiques s'entendent comme larrons en foire, à tel point que parler du premier évoque les caractéristiques du second et vice-versa. Et pour cause, c'est aux mêmes sources que les travaux sur l'une et l'autre de ces deux notions puisent leur inspiration (Phyllis GREENACRE pour son article sur les imposteurs, Donald WINICOOT pour ses travaux sur les faux-selves, Helene DEUTSCH pour ses recherches sur les personnalités « as-if » – « comme-si » –, ou encore Janine CHASSEGUET-SMIRGEL pour ses écrits sur la perversion, etc.). Il n'est donc nullement étonnant de trouver de nombreuses similitudes entre ces deux concepts.

Plus récemment, Andrée BAUDUIN s'interroge dans la présentation de son essai, *Psychanalyse de l'imposture* : « Imposteurs, pervers, voire pervers narcissique... comment reconnaître à temps ses personnages insaisissables ? Comment les identifier et comment être en mesure d'en parler et d'en parler bien ? (Ce sont les écrits sur la perversion qui permettent le mieux d'en approcher la structure). » [12] Attestant par là de la forte promiscuité de ces deux approches.

Certes, des différences conceptuelles existent entre les travaux récents de Paul-Claude RACAMIER sur la perversion narcissique et ceux des auteurs cités ci-dessus sur l'imposture, mais c'est bien d'une seule et même problématique dont tous ces chercheurs ont dressé le portrait qui, si l'on comprend les apports de Roland GORI exposant un point de vue sociologique, ne peut que continuer à « muter » et à se transformer au gré des évolutions sociales que nous rencontrons. Et c'est bien là, dans cette « mutation », que réside l'une des principales difficultés de compréhension de ce phénomène social qui, s'il n'est pas compris comme un « mouvement » alimenté par une pensée spécifique (tels que présentés dans les deux premiers articles publiés sur ce cite, cf. Les pervers narcissiques et suite), ne peut être correctement appréhendé, car tout l'art de ce caméléon de la psyché humaine réside dans sa capacité à se fondre dans l'environnement dans lequel il s'immerge tant et si bien que l'imposture tout comme la perversion narcissique ont besoin d'un public pour se réaliser.

Pour rencontrer « son » public qu'il désire séduire et convaincre en « comptant » [13] ses « exploits », l'imposteur doit aller au-devant de lui sur la scène sociale dont les leaders actuels façonnent la politique, l'économie, les médias, l'industrie... la justice, etc. Autant « d'environnements instables » (au sens qu'en donne Daniel KAHNEMAN dans son ouvrage *Système 1 / Système 2 : Les deux vitesses de la pensée*) dont nous n'ignorons plus qu'ils sont excessivement prolifiques en « décisions absurdes » [14].

Et pour cause, dans une société où l'imposture règne en maître, où « la vie quotidienne de chacun, jeune ou moins jeune, cadre ou ouvrier, à l'école comme au travail, dans les organisations publiques et privées, au niveau des politiques publiques, etc., les évaluations se font de plus en plus pressantes, diffuses, continues. Rendre des comptes, être visible, mesurable et surtout compétitif devient l'injonction permanente, stressante et très peu mise en cause. Être évalué paraît généralement aller de soi, voire être désirable : "On m'évalue, donc je suis". Or ces évaluations sont tout à fait paradoxales[15] :

au nom de la rétribution au mérite, elles dénie le mérite véritable et engendrent un climat délétère de concurrence et de sauve-qui-peut ; au nom de "plus d'efficacité", elles créent une forme inédite d'inefficacité ; au nom de l'objectivité, elles écrasent les différences, standardisent, normalisent... La complexité de la vie sociale n'est pas respectée. Les nouvelles évaluations rendent unidimensionnelle une vie multiple, ignorent les conflits qui font le cœur de l'individu comme de la société et, surtout, prétendent être justes et efficaces en dehors de toute situation réelle, en dehors de toute territorialisation » [16].

De nombreux chercheurs en psychopathologie sociale, philosophie, psychanalyse, anthropologie, etc. ont déjà engagé de vastes réflexions sur cette problématique de société en informant l'opinion publique sur les conséquences délétères de notre soumission à cette politique d'évaluation inflationniste qui « écrase les différences, standardise, normalise » et déshumanise en niant toute altérité (souvenons-nous ici de la citation extraite du livre témoignage Si c'est un homme de Primo LEVI choisi en introduction de mon article sur Comprendre l'emprise : la relation en-pire : « Le sentiment de notre existence dépend pour une bonne part du regard que les autres portent sur nous : aussi peut-on qualifier de non humaine l'expérience de qui a vécu des jours où l'homme a été un objet aux yeux de l'homme »).

Force est de constater qu'au jour d'aujourd'hui les messages d'alerte que nous recevons sur cette « politique », qui nous conduit inexorablement à notre propre perte, ne sont pas pris en considération de la hauteur du danger qui nous guette. À l'image des romans d'anticipation dystopique d'Al-dous HUXLEY ou de Georges ORWEL, il semblerait que nous soyons parvenus à un certain équilibre entre apathie et résignation où le « télécran » de 1984 joue dans notre société le rôle du « Soma » de Le meilleur des mondes.

L'idéologie néolibérale que la télévision et les médias « mainstreams » véhiculent participe à la généralisation des doubles contraintes à l'ensemble de nos activités en imposant une nouvelle forme de « totalitarisme rampant » [17] bien plus pernicieuse que celles que nous avons connues lors du siècle dernier. À ce titre, elle n'en sera que plus destructrice, car je rappelle ici ce que certains chercheurs ont depuis longtemps compris : à savoir que les contraintes paradoxales sont le mode opératoire le plus fondamental de la torture (cf. interview du Nouvel Obs).

Cet état de fait génère un climat de tension ressenti par de plus en plus de personnes à l'heure actuelle, mais si nous en percevons les effets, nous avons toujours énormément de mal à identifier et à désigner les injonctions paradoxales comme facteur causal du mal-être social que nous éprouvons. Pourtant, nous n'ignorons plus à quel point ces « chausse-trappes » de la pensée peuvent être aliénantes tant elles paralysent nos capacités d'analyse, notre esprit critique et nos facultés de discernement ; ce qui équivaut à priver quelqu'un de son libre arbitre.

Tout l'intérêt de l'essai salvateur de Roland GORI (comme le nomme l'article de présentation du journal Marianne) réside avant tout dans le fait qu'il souligne avec vigueur l'influence néfaste de notre société sur la construction identitaire des individus. Ce n'est pas non sans mérite que Roland GORI démontre comment « l'imposteur relève doublement d'une psychopathologie qui s'enracine dans le social et le symbolique ». Paul-Claude RACAMIER ne disait pas autre chose lorsqu'il écrivait : « j'ajoute pour finir... que le repli d'investissement des objets sur le socius et la parole est ce qui caractérise la perversion narcissique » [18]. Roland GORI relativise ainsi la responsabilité des imposteurs vis-à-vis de leurs impostures en précisant : « que sa souffrance (celle de l'imposteur) provient de l'environnement qui l'a obligé à vivre au-dessus de ses moyens en le conduisant à une hyperadaptation aux idéaux et aux normes, formes imposées par l'autre. C'est d'ailleurs sur cette scène-là qu'il va déployer ses symptômes, symptômes qui sont autant les siens que ceux de l'autre. D'autre part l'imposteur est pris dans le social, en tant que plus que toute autre pathologie il a compris la dimension de semblant impliqué par tout discours, en particulier le discours organisé par la mascarade de l'éthique capitaliste. C'est bien pourquoi l'imposteur, du plus petit au plus grand, au-delà de toute psychopathologie, apparaît comme ce témoin de la scène sociale qui révèle l'imposture des signes qui en permettent le fonctionnement. C'est à ce titre que, pour le propos qui est le mien ici, j'ai cru bon de l'appeler à la barre des témoins d'un procès en accusation de cette pathologie de la raison formelle qui prétend aujourd'hui organiser nos existences » [19].

De nos jours, le système économique moderne (« environnement instable » selon Daniel KAHNEMAN), bien que se donnant l'image d'être « rationa-

liste » (mythe de l'homo œconomicus), est beaucoup plus idéaliste (au sens péjoratif « qui vit de chimères, d'illusions, sans tenir compte de la réalité » et psychopathologique selon l'expression idéaliste passionnel[20]) que les « idéalistes » qu'il rejette en les désignant sous ce terme, car les « experts » économiques (à la solde du système capitaliste) vivent dans un monde unidimensionnel formé par les évaluations et les statistiques qui ne reflètent pas les valeurs et les aspirations humaines du monde qu'ils régissent.

C'est sur ce point spécifique qu'il est nécessaire d'insister, car je rejoins ici totalement le diagnostic de Roland GORI selon lequel la rationalité formelle qu'il désigne est pathogène dans le sens où elle produit des identifications en « faux-self » à la chaîne. Si nous pratiquions l'autopsie de cette « déraison », nous ne serions nullement surpris d'y reconnaître, en fond de mire, la pensée perverse décrite par Paul-Claude RACAMIER, telle que déjà présentée dans l'article Les pervers narcissiques (suite), en tant qu'elle est un type de rationalité qui encourage la déliaison des interrelations humaines par l'uniformisation des individus tout en niant leur subjectivité et toute altérité. Mais en complément de cette analyse, il me paraît important de mettre en exergue le moyen par lequel cette « malignité » s'imisce dans notre inconscient et de rappeler à ce titre que la nocivité des injonctions paradoxales, dont est particulièrement friande l'idéologie néolibérale, peut rendre « fou ».

Signalons également ici que ce type de rationalité permet au mythe de l'homo œconomicus de poursuivre son œuvre de « destruction massive » en toute impunité bien que nous ayons désormais la confirmation scientifique, grâce aux travaux de Daniel KAHNEMAN et d'Amos TVERSKY, récompensée par un prix Nobel d'économie en 2002, de son absurdité et de son ignorance (de son déni ?) quant à la réalité de la complexité humaine.

Avant de conclure, je souhaiterais formuler une mise en garde (mais Dieu sait combien les messages de prévention peuvent être « inutiles » tant que nous n'avons pas « touché du doigt » certaines réalités).

Dans une perspective évolutionniste « les traits utiles à la survie d'une espèce dans un environnement particulier devenaient, sur le long cours, caractéristiques de l'espèce. Et ceux caractéristiques d'une espèce existaient, car ils avaient contribué à la survie de lointains ancêtres. En raison d'un accès limité à la nourriture, tous les individus qui voient le jour ne peuvent survivre assez longtemps pour arriver à leur maturité sexuelle et se reproduire. Le moins adapté est donc rejeté et, au fil des générations, ce sont les mieux adaptés qui deviennent parents et transmettent cette adaptation à leur descendance. Mais si l'environnement vient à changer, et il le fait constamment, alors d'autres caractéristiques deviennent importantes pour la survie et seront finalement sélectionnées. Les espèces qui s'adaptent ainsi survivent, les autres en arrivent à disparaître »[21].

Or, si nous reportons la problématique de l'imposture à cette vision de l'avenir, il nous faut convenir que le pouvoir de destructivité dont est porteuse cette pathologie ne fera qu'amplifier le processus « de la guerre de tous contre tous » et la question, d'actualité, qui nous viens alors à l'esprit est : jusqu'à quel point ?

Pour finir, je reprendrais à mon compte la conclusion de l'excellent article d'Élodie ÉMERY, Comment les imposteurs ont pris le pouvoir, paru le 25 janvier 2013 sur le site du journal Marianne, nous exhortant à sortir des sentiers battus en retrouvant notre créativité, seule à même de nous rendre notre place de sujet et d'acteur dans notre société. Ce qui induit de facto de bannir le statut « d'objet » dans lequel l'idéologie néolibérale tente de nous circonscrire.

« Au prix de cet abyssal déficit de sens, véritable mal du siècle qui paralyse nos sociétés, l'imposture a fini par exercer une tyrannie qui nous gangrène. Seuls l'ambition de la culture, le doute salutaire et l'audace de la liberté partagée peuvent nous permettre de recréer l'avenir ».

Philippe VERGNES

N.B. :

Pour illustrer le propos de Roland GORI concernant « La folie évaluation », je vous propose de lire ce témoignage d'un cadre informaticien dont l'article vient de paraître.

[1] Extrait du site WIKIPÉDIA sur la présentation des idées développées par Michel FOUCAULT.

[2] Pier Paolo PASOLINI, Ecrits corsaires, cité par Roland GORI.

[3] Roland GORI, La fabrique des imposteurs, p. 237.

[4] Roland GORI, La fabrique des imposteurs, note 3, p. 52 : « A la suite de Max WEBER, je nomme rationalité pratico-formelle, une forme de pensée, de raison, réduite à la logique du droit et des affaires, « glaciation éthique » dépourvue des exigences des rationalités théoriques et « substantielles ». La rationalité formelle est une forme de pensée très présente dans le droit qui ne se préoccupe que des formes de rationalité de l'action reposant sur des processus de décision en référence à des règles formelles abstraites, rejetant toute forme d'arbitraire et de considération de personne. C'est le règne des techniques méthodiques et du pouvoir bureaucratique. La rationalité pratique est une forme de rationalité de l'action qui consiste dans des conduites de vie déduites de calculs rationnels moyens-fins pour permettre une adaptation pragmatique au mieux des intérêts immédiats et en vue d'une adaptation aux situations, sans soumission à d'autres critères de décision comme ceux de l'éthique, de la théorie, de la psychologie... Les interfaces de ces deux formes de rationalité m'ont conduit à les rapprocher de l'expression "pratico-formelle" ».

[5] Afin d'éviter toute confusion, Roland GORI précise dès les premières lignes de son ouvrage que ce terme est à comprendre selon son sens étymologique qui signifie tout simplement « témoin » et que ses écrits se situent dans une tout autre perspective que ceux de Patrick AVRANE, Les imposteurs : tromper son monde se tromper soi-même et d'Andrée BAUDUIN, Psychanalyse de l'imposture, puisqu'ils font de l'imposteur moins un cas psychopathologique qu'un martyr du drame social. Ce qui donne à cette étude une valeur sociologique malgré la formation psychanalytique de l'auteur.

[6] Roland GORI, La fabrique des imposteurs, p. 220.

[7] Ibidem, p. 220.

[8] Titre du livre d'Angélique DEL REY, La tyrannie de l'évaluation qui dénonce « l'évaluation managériale comme une forme post-moderne de tyrannie compatible avec les institutions démocratiques » (cf. l'interview de l'auteure).

[9] Roland GORI, La fabrique des imposteurs, p. 13.

[10] C'est moi qui souligne tant l'image à laquelle renvoie cette analogie est lourde de sens compte tenu de la crise actuelle qui n'en finit plus de nous révéler toutes ses supercheries.

[11] Roland GORI, La fabrique des imposteurs, p. 13 et 14.

[12] Andrée BAUDUIN, Psychanalyse de l'imposture, p. 2.

[13] Cette expression qui joue sur l'homonymie entre les verbes « compter » et « conter » est parfaitement adéquate en la circonstance tant la problématique identificatoire présente dans cette pathologie fit dire à Éric FROMM parlant de ce type de personnalité : « Si je suis ce que je possède et que je perds tout ce que j'ai, qui suis-je ? ».

[14] Cf. Christian MOREL, Les décisions absurdes I : Sociologie des erreurs radicales et persistantes et Les décisions absurdes II : Comment les éviter.

[15] C'est moi qui souligne, car nous abordons là le cœur du problème jusqu'alors négligé dans les analyses qui nous sont proposées à l'heure actuelle comme nous avons pu le découvrir dans mes précédents articles (

[16] D'après la fiche de présentation de l'éditeur.

[17] Selon l'expression qu'emploie Ariane BILHERAN dans son excellent essai Tous des harcelés ?

[18] Paul-Claude RACAMIER, De la perversion narcissique, compte-rendu de l'exposé présenté le 21 septembre 1985 à GRENOBLE au congrès organisé par l'APSYG et édité dans la revue GRUPPO n° 3 de février 1987 ; les mots en gras ont été soulignés par lui.

[19] Roland GORI, La fabrique des imposteurs, p. 229 ; les mots en gras ont été soulignés par lui.

[20] Définition du CNRTL : « Malade dont l'exaltation se fixe sur un thème le plus souvent mystique, religieux, social ou politique qu'il transforme en un idéal auquel il peut tout sacrifier sans tenir compte de la réalité ».

[21] Joseph LEDOUX, Le cerveau des émotions, p.107.

PATHOLOGIE DU POUVOIR PSYCHOLOGIE DES LEADERS PSYCHOPATHES

Question de narcissisme (1/3)

Philippe VERGNES

Dès les premiers jours de notre existence, notre survie et la construction de notre psychisme dépendent des soins que nous apporte notre entourage et de l'influence qu'il exerce sur nous. Cette totale dépendance qui chez l'humain dure beaucoup plus longtemps que chez les autres mammifères est inextricablement liée à l'usage de l'autorité et du pouvoir. Si comme nous l'écrivons auparavant au sujet de l'empathie, la conscience morale et la psychopathie[1], « l'histoire qui s'écrit a pour grand sujet la pathologie du pouvoir ». La pathologie du pouvoir a elle pour grand sujet les maltraitances infantiles.

Qu'arrive-t-il lorsqu'on joue au jeu de l'autorité et du pouvoir sans avoir résolu au préalable nos propres conflits intrapsychiques, seule condition au développement d'un narcissisme sain ? Quels effets peuvent avoir sur l'activité d'une organisation les personnes ayant une faible conscience de soi et des idées de puissance et de grandeur irréalistes ? Qu'advient-il des organisations pilotées par de tels individus ?

C'est ce à quoi nous allons maintenant tenter de répondre ici en trois parties en commençant par la notion de base, véritables fondations sur lesquelles nous construisons toute notre existence. C'est-à-dire le narcissisme, aujourd'hui assimilé à l'estime de soi dans son interprétation actuelle en milieu clinique.

Pour beaucoup d'entre nous, c'est désormais une évidence : la pathologie du pouvoir porte un nom, elle s'appelle « perversion narcissique ». Peu importe vraiment que nous soyons gouvernés par des pervers narcissiques ou des psychopathes[2] dès lors que ceux qui nous dirigent adhèrent à l'idéologie de la « pensée perverse »[3]. Nous verrons même dans de futurs articles que nous vivons actuellement une mondialisation de la perversion narcissique.

De façon imagée, « le pervers narcissique est un psychopathe qui ne s'est pas fait prendre la main dans le sac. » Ceci résume la distinction que font désormais les chercheurs entre d'une part la psychopathie[4] primaire, ou « successful », et d'autre part la psychopathie secondaire, ou « unsuccessful ». Nous l'aurons compris, le pervers narcissique est l'équivalent en France de ce que les Anglo-saxons désignent sous l'appellation de « successful psychopath », soit un individu qui a réussi à combler son retard[5] affectif en surinvestissant le domaine de la parole et du socius (l'image sociale que l'on donne de soi). Ramené au monde de l'entreprise, des institutions et du management, c'est donc bien du pervers narcissique exerçant un leadership dont il sera ici question.

Ces quelques précisions sont indispensables, car lorsque l'on aborde cette thématique, un premier constat s'impose : celui de l'absence de consensus autour du signifiant (cf. réf. 2). Effectivement, s'il existe un accord relatif autour du signifié, notamment pour décrire la destructivité de ce type de personnalité, la bataille fait rage autour du signifiant. Toutefois, compte tenu de la prégnance de cette problématique dans notre société, cette question s'avère secondaire, voir superfétatoire, car comme l'inventeur de la notion de « pervers narcissique » le rappelle : « le plus important dans la perversion narcissique, c'est le mouvement qui l'anime et dont elle se nourrit. »[6]

La difficulté réside dans le fait que ce mouvement n'est « rien de plus difficile à comprendre [et] rien de plus important à connaître dans les rouages interpsychiques des familles, des institutions, des groupes et même des sociétés. » [7]

Rien de plus difficile à comprendre parce que les « puissances » destructrices en œuvre dans cette problématique, « sous des formes diverses et surtout masquées [leur] confèrent un caractère que l'humanité s'est toujours représenté sous la figure du Mal. » [8] En tant que telles, elles sont revêtues d'un imposant voile de déni – mais un déni spécifique qu'il sera un jour utile de préciser – véritable écran de fumée interdisant l'accès à la vérité. Aussi faut-il savoir tendre l'oreille et écouter, car « tous les mythes nés de l'expérience en parlent avec des métaphores où figure la description détaillée et d'une pertinence surprenante des processus pervers démontrés et analysés [...] (dans l'ouvrage cité en lien). Nous y reconnaissons les stratégies du Diable, grand séducteur et manipulateur, celui qui inverse les valeurs et multiplie les faux-semblants pour prendre possession de ses victimes et en faire ses adeptes. Il jouit de répandre le Mal et son rire éclate sur le malheur du monde. »[9] Développant son argumentation par la présentation de quelques exemples, l'auteur termine sa préface par une interrogation stupéfiante : « Comment ne l'avions-nous pas compris ? Et surtout pourquoi ? »

Rien de plus important à connaître parce que, consciemment ou non, nous en subissons tous – absolument tous, soit près de 7 milliards d'humains sur la

Terre – les conséquences délétères. Et la rapidité à laquelle se répandent ces forces destructrices nous oblige à ouvrir les yeux avant qu'il ne soit trop tard... il y va tout simplement de notre survie sociale et celle de notre civilisation.

Quant aux pervers narcissiques, ce sont des « sujets qui, plutôt que de souffrir des peines ordinaires, font souffrir des tourments extraordinaires au moi des autres [...] » [10] et ne s'embarrassent pas des sentiments moraux qui font le liant de toutes relations saines, authentiques et honnêtes.

Le contexte :

Depuis quelques années nous assistons à un véritable déferlement d'articles de presse abordant le sujet de la perversion narcissique et de la psychopathie. Fait marquant depuis la crise financière de 2008, la presse spécialisée dans le domaine managérial s'est également saisie du problème.

Étonnamment – surtout lorsque l'on sait que les personnalités atteintes du trouble de la personnalité narcissique sont avant tout portées à conquérir le pouvoir ou des postes à hautes responsabilités –, rares sont les études qui mettent cette pathologie en lien avec les événements marquants de l'histoire et les crises qu'elle a traversées.

Connu également sous le nom de leadership destructeur – dont nous verrons en quoi cela consiste dans la seconde et la troisième partie de cette série d'articles –, cette problématique managériale n'est apparue que récemment dans divers médias, mais ce que ne disent pas les articles publiés sur le sujet, c'est que la perversion narcissique ou la psychopathie cache une problématique identitaire – le narcissisme – dont l'étude analytique vient tout juste de fêter ses 100 ans[11] puisque le texte ayant introduit cette idée dans le champ clinique a été édité en 1914[12].

C'est l'occasion de revenir sur cette notion dont l'évolution considérable semble prendre une tournure plus consensuelle qu'à l'époque de son introduction dans les sciences humaines.

Mais qu'est-ce au juste que le narcissisme aujourd'hui ?

Du mythe de Narcisse[13] au narcissisme clinique :

« Le mythe de Narcisse s'offre tel un miroir aux altérations de l'univers qu'il reflète »[14] et résume chaque moment de l'évolution de la conscience humaine. Son « évolution thématique dans l'histoire de la littérature se concentre autour de deux problématiques majeures, l'amour et l'identification, chacun participant à des degrés différents à l'acte ultime de la révélation »[15].

D'un point de vue clinique, de l'interprétation psychanalytique du conte d'Ovide d'un amour excessif de l'image de soi, en passant par diverses représentations identitaires d'idéal du moi et de moi idéal ou d'une structure paradoxale du narcissisme (dualité : narcissisme Vs antinarcissisme ou narcissisme de mort Vs narcissisme de vie), etc. ce concept polyvoque a été investi par de nombreux courants de pensée et fait aujourd'hui référence à plusieurs états psychiques sains ou pathologiques.

Notre société hypermédiatisée[16] exalte le culte du narcissisme comme ont très bien su le démontrer de nombreux philosophes, psychologues, anthropologues ou sociologues, etc. (Guy DEBORD, Christopher LASCH, Pierre BOURDIEU, Bernard STIEGLER, etc.) qui bien souvent ne l'ont présenté que sous l'un de ses aspects les plus sombres. Ce qui se comprend lorsque l'on désire tirer des sonnettes d'alarme et prévenir le peuple et ses dirigeants des dangers qui les guettent.

Aussi, et comme en atteste également le dictionnaire, ce que nous retenons principalement du mythe de Narcisse, c'est l'amour inconsidéré de l'image de soi telle que la imprégnée la psychanalyse. Cependant, cette représentation réductionniste ne tient absolument pas compte de toute la richesse symbolique de l'histoire.

Outre les tragédiens principaux, ce conte met aussi en scène un tout autre acteur qui occupe une place majeure dans cette métamorphose : c'est la source d'une pureté sans égale dans laquelle Narcisse découvre son reflet. Autrement dit, c'est le rôle du miroir dans la construction identitaire qui est également mise en lumière par le mythe. De plus, dans la mythologie antique – n'oublions pas que Les Métamorphoses sont des légendes orales de traditions beaucoup plus anciennes mises en écrit par Ovide –, la source d'eau pure et vierge symbolisait alors la vitalité, la créativité, la pureté de l'âme, etc. Appliquée à ce conte, cette richesse symbolique ne manque pas de nous entraîner dans d'autres directions jusqu'alors inexplorées comme celle initiée par la découverte des neurones miroirs aux débuts des années 90 puisque la fonction miroir est indissociable de ce que nous nommons aujourd'hui sous le vocable d'empathie.

Or, le manque d'empathie, et non pas l'absence, est bien ce qui de nos jours caractérise le mieux le psychopathe, ou le pervers[17], tous deux atteints de profonds troubles narcissiques.

Je me dois ici d'apporter une précision : la polysémie du vocable « manque » est ambiguë et est souvent interprétée à tort comme une totale absence. Néanmoins, « manque » signifie également « insuffisance ». L'interprétation correcte de cette caractéristique de la psychopathie devrait donc être : « témoigne d'une absence ou d'une insuffisance d'empathie ». Cette distinction est extrêmement importante, car nous croyons faussement que le pervers narcissique n'a aucune empathie, ce qui est totalement faux. Cette croyance entraîne de nombreuses confusions lorsqu'il s'agit de faire connaître ce trouble.

Pour en revenir à notre sujet : « la lecture psychanalytique fait du bel adolescent un personnage imbu de lui-même, avide de reconnaissance et parfaitement égocentrique, incapable de s'intéresser aux autres et encore moins à la marche du monde. De fait, "narcissisme" est aujourd'hui synonyme d'égocentrisme. C'est là presque une injure proférée à l'encontre du personnage si, du moins, on se donne la peine de lire attentivement l'histoire rapportée par Ovide. »[18]

Désormais, les nouvelles traductions du narcissisme laissent une place prépondérante à la fonctionnalité représentée par le miroir qui symbolise la capacité empathique de l'individu. Cette réinterprétation du mythe de Narcisse a permis d'enrichir la notion de narcissisme de nouveaux paradigmes qui s'appliquent aujourd'hui à tout un chacun évoluant entre narcissisme sain et narcissismes pathologiques.

Narcissisme sain et narcissismes pathologiques :

L'explication moderne de la construction de la personnalité désigne le narcissisme comme étant un facteur important de l'estime de soi matérialisé par trois composantes inséparables et interdépendantes que sont la confiance en soi, l'image de soi et l'amour de soi.

Le narcissisme se présente donc sous plusieurs formes correspondantes à différentes facettes relatives à notre vision du monde et nos rapports à autrui (d'où la symbolique du miroir).

Si l'individu possédant un narcissisme sain, s'aime assez pour mener à bien ses projets et interagir avec ses proches et son environnement de façon juste et mesurée, il le doit à l'amour de soi, à l'image de soi et à la confiance en soi qu'ont su lui inculquer ses parents ou ses proches avec qui il a tissé pendant l'enfance ses premiers liens d'attachements (cf. Théorie de l'attachement de John BOLWBY). Ayant évolué dans un milieu sécurisé, possédant une bonne estime de soi, il lui sera facile d'affronter les vicissitudes de la vie sans développer de sentiment de frustration ou de toute-puissance. Il sera également capable d'affronter ses peurs, de faire ses devoirs, de vivre une rupture, un licenciement, etc. sans se désorganiser ni s'effondrer psychiquement ; il saura se remettre en cause, rebondir et se montrer résilient après une chute, un échec ou une erreur de parcours.

Ainsi en va-t-il de la personne qui a pu/su développer un narcissisme sain. Tout autre est cependant l'individu au narcissisme pathologique.

L'historique de la définition du trouble de la personnalité narcissique (narcissisme pathologique) dans le DSM corrobore et éclaire sous un autre angle les nouvelles interprétations du mythe de Narcisse. Elle revêt donc un caractère important dans la compréhension des pathologies narcissiques.

La définition de ce trouble est apparue pour la première fois en 1980[19] dans le DSM-III.

En voici le résumé :

• DSM-III (1980) : Les quatre premiers critères (1-4) sont obligatoires pour diagnostiquer un trouble de la personnalité narcissique, deux des quatre derniers critères énumérés ci-dessous et se rapportant aux perturbations des relations interpersonnelles doivent également être présents :

1. sens grandiose de son importance ou de son unicité (exagération de ses réalisations personnelles et de ses talents et insistance sur le caractère spécial de ses problèmes) ;
2. préoccupation pour les fantasmes de succès illimités, de pouvoir, de splendeur, de beauté et d'amour idéal ;
3. inclination à l'ostentation (recherche constante d'attention et d'admiration) ;
4. froide indifférence envers les autres ou de vifs sentiments de rage, d'infériorité, de honte, d'humiliation ou de vide lorsque devant faire face à la critique ou l'indifférence des autres ou, encore, la défaite ;
5. certitude de mériter des privilèges (surprise et colère lorsque les gens ne font pas ce qui est attendu) ;
6. exploitation des autres (abus des autres au service de ses propres désirs et de son épanouissement personnel ; mépris pour le respect de l'intégrité et des droits d'autrui) ;

7. alternance de positionnements relationnels extrêmes se soldant par l'idéalisation et la dévalorisation des autres ;

8. manque d'empathie (incapacité à prendre conscience de l'existence des émotions et des sentiments des autres)

• DSM-III-R (1987) : Cette version révisée apporte des changements appréciables dans la définition de ce désordre psychologique. Elle subdivise en deux le premier critère « un sens grandiose de son importance ou de son unicité » et synthétise les quatre options facultatives listées supra (5 à 8) en trois autres critères obligatoires (les trois premiers ci-dessous 6-8). Enfin, elle rajoute à cela un neuvième et dernier critère qui est le sentiment d'envie :

1. exploitation des autres ;
2. certitude de mériter des privilèges ;
3. absence d'empathie ;
4. sentiment d'envie.

• DSM-IV (1994) et DSM-IV-R (2000) : Ces deux manuels ont pour l'essentiel repris les critères contenus dans la grille diagnostique du DSM-III-R.

Sur la base de cette description nosographique du trouble de la personnalité narcissique, de nombreuses critiques, études et analyses ont été accumulées au fil des ans ; tant et si bien que durant la phase de consultation pour la rédaction du nouveau DSM-5, éditée en mai 2013, il a tout bonnement été envisagé de supprimer ce type de désordre psychologique du manuel diagnostique.

Enfin, la pertinence des objections émises par certains opposants à cette classification a contraint les rédacteurs du DSM à élaborer un système original d'évaluation qualitative du fonctionnement de l'individu et des troubles de la personnalité qu'il peut rencontrer au cours de son développement. Cela s'est traduit par l'adoption d'une définition radicalement nouvelle comportant des modifications notoires : conception hybride et non plus univoque (approches catégorielle et dimensionnelle) ; subdivision du narcissisme pathologique en deux sous-classes (narcissisme grandiose et narcissisme vulnérable) ; intégration de la variabilité de ce trouble (degré de sévérité : fonctionnement qui s'échelonne de normal et adapté = niveau 0, à perturbation légère = niveau 1, modérée = niveau 2, sévère = niveau 3 ou extrême = niveau 4) ; etc.

Cette nouvelle grille de lecture n'ayant pas encore été traduite en français, il serait hasardeux d'en préjuger la portée et de connaître par avance l'impact que pourra avoir ce nouveau modèle de référence, mais concernant plus particulièrement la description du trouble de la personnalité narcissique, alors que jusqu'à présent seul le narcissisme « grandiose » était pris en considération par les versions antérieures du DSM, l'apparition du narcissisme « vulnérable », associé à l'aspect dimensionnel – et non plus exclusivement catégoriel –, constitue une véritable petite révolution dans le domaine des sciences humaines puisque c'est dans cet aspect-là de la problématique que nous rencontrons le « mouvement pervers narcissique » et son avatar le « pervers narcissique ».

« Petite révolution », car « individualiser [les troubles de l'identité] sous la forme de catégories diagnostiques paraît de plus en plus contestable, même si les médecins – psychiatres ou non – sont plus à l'aise avec ce type de classification qu'avec le continuum des différentes dimensions psychologiques. »[20] D'où la très grande pertinence de la théorie de la perversion narcissique qui dès le tout début des années 80 avait subsumé cette interprétation des troubles de l'identité.

Par ailleurs, la complexité de la personnalité est tel qu'un individu peut également alterner les phases de « narcissisme grandiose » avec celles de « narcissisme vulnérable » momentanément en fonction du contexte. C'est notamment ce qui arrive au pervers narcissique pris en flagrant délit d'incompétence dans son rôle de manager ou à l'occasion d'une séparation : il passe d'un narcissisme grandiose à un narcissisme vulnérable et il est « pervers » lorsqu'il entend faire activement payer à autrui le prix de l'enflure narcissique et de l'immunité conflictuelle à laquelle il prétend. »[21]

Conclusion :

Tel le dieu JANUS aux deux visages, entre narcissisme sain et narcissismes pathologiques – grandiose ou vulnérable –, l'idée de narcissisme pose la question de la problématique identitaire dans une société de consommation hypermédiatisée qui traite les Humains non plus comme des êtres humains, mais comme des objets ou des marchandises que l'on peut posséder avec quelques billets. Il n'est donc absolument pas étonnant que ce concept soit de plus en plus usité pour exprimer les craintes et les angoisses d'un Moi confronté aux crises d'une époque charnière, à l'apogée de ce qui apparaît très justement à certains comme la fin d'un monde.

C'est également ce que nous enseigne ce conte qui peut aussi s'interpréter comme une sorte de rite de passage puisqu'à la mort de Narcisse, son corps fit place à « une fleur au cœur couleur de safran, entouré de pétales blancs. »

Plus pragmatiquement, tenant lieu des modifications de la représentation de ce concept et de son importante évolution confirmée par les nouveautés du DSM-5, les futures études qui seront effectuées sur la base de cette nouvelle définition plus psychodynamique devraient prochainement permettre d'affiner certaines comorbidités patentes entre le trouble de la personnalité narcissique et le diagnostic de psychopathie ou de pervers narcissique. Ce faisant, d'influence essentiellement comportementaliste, la bible de l'APA, après avoir acté son divorce avec la psychanalyse par l'introduction du DSM-III, effectuée – volontairement ou non – un nouveau rapprochement avec la partie de cette discipline qui s'est spécialisée dans l'étude et la recherche sur les thérapies d'orientations groupale et familiale, à mi-chemin entre sociologie et psychanalyse. C'est-à-dire, des traitements davantage tournés vers l'interpsychique en lien avec l'intrapsychique.

Ce rapprochement, tout du moins dans le cas du trouble de la personnalité narcissique, est un incontestable progrès. Toutefois, saurons-nous comprendre à temps l'importance de cette notion et les enseignements qu'il faudrait que nous en tirions pour la conduite et le devenir de nos sociétés ?

À la vitesse à laquelle les choses se détériorent de par le monde – gérer par des narcissiques pathologiques et pervers –, il est permis d'en douter, mais les histoires que nous racontent les personnes ayant échappé à l'emprise de ses individus nous invitent à une prise de conscience salvatrice porteuse d'espoir.

Philippe VERGNES

[1] Empathie, conscience morale et psychopathie (partie 1/3, 2/3 et 3/3).

[2] Pour la distinction entre ces deux terminologies, lire Le match : psychopathes Vs pervers narcissiques.

[3] cf. Les pervers narcissiques manipulateurs (suite).

[4] Les psychopathies ont recouvert, et recouvre encore pour certains, tout un ensemble de pathologies psychiques (« maladie de l'âme »). Depuis les travaux d'Hervé CLECKLEY et, à leurs suites, ceux de Robert HARE, « le mot psychopathie désigne un trouble permanent de la personnalité essentiellement caractérisé par un sévère manque de considération pour autrui découlant d'une absence de sentiment de culpabilité, de remords et d'empathie envers les autres (Hare, 2003). Affichant une apparente normalité en matière de moralité et d'expression émotionnelle, le psychopathe se révèle incapable d'éprouver au plus profond de lui-même des émotions sociales dont entre autres : l'amour, l'empathie, le sentiment de culpabilité, la contrition, la honte et la gêne » (Gérard OUMET).

[5] Le mot « retard » est ici employé sans préjuger des facteurs causaux X ou Y (génétique, psychogenèse, etc.) qui ont été déterminant dans l'apparition de ce trouble de la personnalité.

[6] Paul-Claude RACAMIER, Le génie des origines, Payot, 1992, p. 280.

[7] Ibidem, p. 155.

[8] Dr Robert DREYFUS, préface du livre de Maurice HURNI et Giovanna STOLL, Saccage psychique au quotidien, p. 5, 2002.

[9] Ibidem, p. 5.

[10] Paul-Claude RACAMIER, Pensée perverse et décervelage, in Gruppo, Revue de Psychanalyse Groupale n° 8, p. 155, 1992.

[11] cf. Revue Française de Psychanalyse, Cent ans de narcissisme, Volume 78 — 2014/1, P.U.F., 312 p.

[12] Sigmund FREUD, Pour introduire le narcissisme.

[13] Dans la courte présentation qui s'ensuit, il ne saurait être question d'évoquer toute la richesse de ce mythe qui indique également une sorte de rite de passage, de « métamorphose », de l'âme humaine. Cette introduction n'a donc que pour but d'exposer le narcissisme du point de vue de la conscience psychologique actuelle (cf. Empathie, conscience morale et psychopathie – Une nouvelle conscience pour un monde en crise – partie 3/3).

[14] Negin DANESHVAR-MALVERGNE, Narcisse et le mal du siècle, p. 60.

[15] Ibidem, p. 59.

[16] Nous passons en moyenne 3 h 50 par jour devant notre poste de télévision. Ces données issues d'une étude publiée sur le site du CSA ne prennent pas en compte le temps passé devant nos autres écrans tels que les ordinateurs, les tablettes et les téléphones portables.

[17] Pour la distinction entre psychopathe et pervers, lire l'article Le Match : psychopathe Vs pervers narcissique.

[18] Luc BIGÉ, L'éveil de Narcisse, Les éditions de Janus, 2013, p. 9.

[19] Cette date est TRÈS importante pour comprendre l'étiologie du concept de pervers narcissique que je vous révélerais dans un prochain article relatant son historique.

[20] Sous la direction de Roland COUTENCEAU et Joanna SMITH, Trouble de la personnalité, ni psychotiques, ni névrotiques, ni pervers, ni normaux..., édition DUNOD, 2013, p. XI.

[21] Paul-Claude RACAMIER, Le génie des origines, Payot, 1992, p. 288.

PATHOLOGIE DU POUVOIR PSYCHOLOGIE DES LEADERS PSYCHOPATHES

Narcissismes sain et pathologiques (2/3)

Philippe VERGNES

Lors de la première partie de cet exposé, nous avons vu à quel point les modifications apportées au DSM-5, en ce qui concerne les troubles de la personnalité, étaient pour ainsi dire révolutionnaires. S'agissant plus spécifiquement du trouble de la personnalité narcissique, caractéristique d'une grande majorité de nos dirigeants, l'introduction dans la « bible » de l'APA de la notion de narcissisme vulnérable en complément de celle de narcissisme grandiose ouvre désormais directement la voie d'une conceptualisation plus riche qui se rapproche de plus en plus de la théorie de la perversion narcissique dont nous avons vu précédemment à quel point elle concerne la pathologie du pouvoir et le leadership.

Le leadership a généré au cours des vingt dernières années un nombre impressionnant – quelques milliers – d'études scientifiques (pour toutes les références, se reporter à la thèse de Gérard OUMET[1] ayant fortement inspiré ce travail). Quoiqu'il existe plusieurs variantes définitionnelles, la plupart des chercheurs s'entendent pour reconnaître que le leadership s'avère être globalement la capacité d'un individu à mobiliser intentionnellement et momentanément les membres d'un groupe, relevant ou non hiérarchiquement de lui, afin d'atteindre des objectifs communs. Le management qui en découle s'appuie donc sur les aptitudes relationnelles dont le dirigeant responsable témoigne dans ses fonctions.

Lorsque cette mobilisation est au service du bien commun, à savoir la réalisation éthique de la mission d'un collectif ou d'une collectivité (groupe, organisation, institution ou société), et ce dans le respect des droits individuels, le leadership reçoit l'appellation de constructif. Dans le cas contraire, il est considéré comme destructif[2]. Selon Gérard OUMET, il est possible d'associer trois types passablement distincts de leadership à la forme constructive, soit les types transactionnel, transformationnel et servant. Quant à la forme destructive, elle comprend principalement les types toxique et narcissique.

La taxinomie que propose ce chercheur est effectuée au regard des différentes composantes du narcissisme et du trouble de la personnalité – narcissisme pathologique de type « grandiose » ou « vulnérable » –, décrites dans la première partie de cette série d'articles (cf. Pathologie du pouvoir : Psychologie des leaders psychopathes – Question de Narcissisme).

Les leaderships constructifs et destructifs :

Le type transactionnel de leadership fait référence à la mobilisation des membres d'un regroupement par le leader dont l'obtention est rendue possible grâce à un processus d'échange qui prévoit une récompense matérielle ou symbolique définie à l'avance. Cette transaction s'appelle le renforcement contingent. Si tout se passe bien, il est fortement recommandé au leader de se faire discret, dans le cas contraire, il se doit d'intervenir en apportant des mesures correctives.

Pour sa part, le type transformationnel de leadership transcende le simple respect des normes régissant une relation contractuelle considérée équitable entre le leader et les membres d'un regroupement. Plutôt que de se contenter de l'atteinte des objectifs initialement déterminés, le leader transformationnel aspire au dépassement de ceux-ci. Pour ce faire, il exploitera son charisme à l'aide d'une communication verbale imagée et d'une communication non verbale expressive, influencera idéalement ses membres en se préoccupant de leur plein épanouissement, les motivera et les stimulera tout en leur portant une considération individualisée (gestion personnalisée des besoins et des as-

pirations de chacun). Cette mise en valeur pousse les membres d'une équipe à s'affirmer eux-mêmes en tant qu'agents autonomes de changement.

Le type servant de leadership se définit comme étant l'obligation du leader à assumer une responsabilité de nature morale tant envers l'épanouissement de l'organisation que de ses membres, des clients et d'autres acteurs pouvant être affectés par ses actions. Sept caractéristiques sont le propre du leader servant, à savoir : 1) agir de façon éthique ; 2) démontrer de la sensibilité à l'endroit des préoccupations personnelles d'autrui ; 3) donner la préséance aux subordonnés et non à soi-même ; 4) aider ceux-ci à croître et à réussir ; 5) habiliter les gens évoluant dans son environnement ; 6) créer de la valeur pour le mieux-être de la communauté ; et 7) posséder des connaissances et des habiletés nécessaires au soutien judicieux et efficace des subordonnés dans l'exécution de leur mandat. Similaire au type transformationnel, le leadership servant se soucie non seulement de son entreprise et de ses subordonnés, mais également du bien-être de ses clients, fournisseurs et collaborateurs gravitant dans son champ d'influence ainsi que de celui de la population en général. Ensuite, il ajoute une dimension morale à son action mobilisatrice ce qui n'est pas le cas chez le leader transformationnel qui se contente de galvaniser son équipe pour le bien collectif (ce qui n'est déjà pas si mal). Autrement dit le leader servant actualise son action dans une perspective la plus globalement éthique.

Comme nous pouvons le constater d'après la lecture de leurs caractéristiques respectives, ces trois types de leadership peuvent très bien s'inscrire sur un continuum qui va d'une position plutôt neutre (leadership transactionnel ou « contractuel ») à un leadership de plus en plus empathique (transformationnel puis servant)[3]. Cette considération est importante à retenir pour la comparaison à venir entre le leadership constructif et le leadership destructif.

Le leadership toxique[4] consiste à influencer et abuser les gens relevant de son autorité en utilisant une vaste panoplie de moyens directs ou détournés, tous moralement condamnables[5]. La marginalisation, l'ostracisme, la moquerie, le harcèlement, l'humiliation, la coercition, la compétition malsaine entre individus, l'agression physique, la menace, le mensonge et la tromperie constituent les procédés mis de l'avant par ce dernier pour arriver à ses fins personnelles ou réaliser les mandats qui lui sont confiés. Le leader toxique campe l'expression de son pouvoir sur l'établissement d'un régime de terreur. Quoique ses agissements puissent très bien servir la cause – il va sans dire de façon non éthique – de l'organisation – en matière strictement de performance – qui l'emploie, ceux-ci s'avèrent considérablement délétères sur la motivation, le bien-être et la satisfaction au travail des subordonnés.

Enfin, le leadership narcissique constitue le second type afférent à la forme destructive de leadership. Le leadership narcissique se manifeste lorsque les actions du leader sont essentiellement motivées par l'adhésion à des croyances et la satisfaction de besoins égomaniaques[6], et ce, au détriment de l'épanouissement des gens de son entourage ainsi que du regroupement qu'il est censé diriger. Les croyances et les besoins égomaniaques font référence aux éléments suivants : un sens grandiose de son importance, des fantaisies de puissance et de succès illimités, un besoin excessif d'admiration, une certitude de mériter des privilèges, un manque d'empathie, un sentiment d'envie et une hypersensibilité aux réactions d'autrui. Quant à l'actualisation du leadership narcissique, celle-ci est rendue possible au moyen des actions du leader suivantes : la mise à profit de son charisme ; la promotion de fascinants projets utopiques ; le recrutement de collaborateurs dépendants et serviles ; et le traitement machiavélique des dossiers. En somme, la manipulation d'autrui et la gestion des apparences se révèlent grandement exploitées par le leader narcissique afin de valider ses croyances et de satisfaire ses besoins égomaniaques.

Ces deux types de leadership destructifs – toxique ou narcissique – proposés par Gérard OUIMET, se veulent archétypaux du narcissisme grandiose pour le premier et du narcissisme vulnérable pour le second. Nous remarquons que leur description s'effectue selon deux registres distincts : le premier de type comportemental et le second plutôt sous forme intrasubjective motivationnelle. D'un point de vue dimensionnel, si l'on reporte ces portraits sur un continuum psychologique tel que l'envisage la théorie de la perversion narcissique, cela signifie clairement que le leader narcissique et le leader toxique peuvent n'être qu'une seule et même personne adoptant des attitudes différentes en fonction du contexte. C'est cette dernière hypothèse que nous retiendrons pour notre comparatif ci-dessous.

Précisons que quelles que soient les critiques que l'on peut opposer à cette nosographie, elle a au moins le mérite de poser la problématique du leadership destructif au regard du leadership constructif. Ce qui n'est pas sans grand intérêt pour notre sujet.

Par ailleurs, certaines recherches sur les leaders au narcissisme pathologique ont permis de leur associer de nombreuses incidences négatives, tant pour leur environnement immédiat que pour eux-mêmes[7]. Les variables sont les suivantes :

- l'évaluation négative du leader au chapitre de sa maîtrise des habiletés de gestion et de son intégrité professionnelle par son supérieur hiérarchique immédiat ;
- l'évaluation faite par les subordonnés consacrant le leader en tant qu'acteur inefficace et non éthique ;
- la surestimation de la véritable valeur du leader effectuée tant par lui-même que par autrui ;
- la promotion par le leader d'une image de soi grandiose (moi idéal) ;
- la facilité d'émergence du leader, et ce, nonobstant la qualité de la performance de son groupe ;
- l'inhibition de l'échange d'informations entre les membres d'un groupe et, conséquemment, la diminution de leur performance ;
- la promotion d'une vision téméraire dissociée de la défense des intérêts collectifs ;
- l'incapacité d'établir des relations interpersonnelles sur une base équitable ;
- la projection du blâme sur autrui ;
- l'établissement d'un climat de travail malsain ;
- la réalisation d'une faible performance contextuelle, à savoir la création d'un climat psychologique et social peu favorable au développement de l'organisation ;
- la production de résultats financiers inconstants ;
- l'insensibilité aux données objectives associée à la propension à l'obtention de louanges sociales ;
- et la perpétration de crimes en col blanc.

Les conséquences négatives pour les autres, induites par le narcissisme pathologique – qu'ils soient leaders ou non – sont :

- l'intimité émotionnelle superficielle ;
- l'infidélité ;
- le stress généré par la prodigalité ;
- le stress généré par l'addiction au jeu pathologique ;
- la souffrance psychologique ;
- la violence verbale et physique ;
- les attitudes inclémentes (aversion au pardon) et revancharde (propension à la vengeance) envers les gens considérés malveillants ;
- l'agressivité à la suite d'une rétroaction négative de la part d'autrui ;
- l'humeur et le comportement colériques induits par la présence de menaces à l'intégrité de soi ;
- les agressions sexuelles ;
- et la destruction de biens publics.

De plus, les comportements d'individus narcissiques engendrent également pour eux-mêmes des conséquences négatives :

- les prises de décisions présomptueusement élaborées et conséquemment déficientes ;
- la faible capacité d'apprendre des rétroactions reçues ;
- l'emprisonnement ;
- la détresse psychologique dont notamment la dépression et l'anxiété ;
- l'actualisation de comportements autodestructeurs et suicidaires ;
- et l'émergence de graves problèmes psychiatriques.

Pour clore ce sous-chapitre, rappelons que l'individu au narcissisme pathologique génère – à l'endroit d'eux-mêmes et des autres – près de deux fois plus d'incidences négatives que d'incidences positives durant leur présence au sein de l'organisation, mais que les effets délétères de ces incidences perdurent longtemps encore après son départ ou l'interruption de son contrat de travail.

Narcissisme sain Vs narcissisme pathologique :

Avant de comparer ces deux formes de narcissisme, précisons d'abord en quoi consiste la différence du narcissisme pathologique qui, selon l'approche catégorielle, postule l'existence de deux troubles narcissiques essentiellement distincts, à savoir les narcissismes grandiose et vulnérable (cf. première partie de cet exposé). Alors que le narcissisme grandiose est foncièrement consti-

tué d'une image de soi prétentieuse, de manifestations comportementales ostentatoires, d'un besoin irrésistible d'être admiré et d'une propension à recourir à l'exploitation des autres, le narcissisme vulnérable se compose pour l'essentiel d'affects négatifs (colère et honte), d'un mélange ambivalent de sentiments de supériorité et d'infériorité, d'une hypersensibilité à la critique et d'une fragile confiance en soi.

Pour sa part, la conception dimensionnelle émet l'hypothèse d'un seul trouble narcissique composé de deux dimensions : les dimensions grandiose et vulnérable. La grandiosité narcissique consiste en la réaction compensatoire visant à pallier l'incapacité de l'individu à réguler adéquatement son estime de soi et à gérer les émotions afférentes. Cette réaction englobe trois stratégies d'agrandissement de soi, à savoir : l'exploitation d'autrui, l'agrandissement sacrificiel de soi et la fantaisie grandiose. Lorsque ces stratégies deviennent inopérantes, l'individu sombre dans une décompensation narcissique correspondant à la vulnérabilité narcissique. Cette seconde dimension narcissique est constituée de : l'estime de soi contingente, la dissimulation de soi, la dévalorisation de soi et des autres et la rage de l'affront.

C'est dans cette seconde conception du narcissisme pathologie que la rage narcissique de KOHUT et la perversion narcissique de Paul-Claude RACAMIER trouvent tout leur intérêt.

De ce qui précède sur les leaderships constructifs et destructifs, nous pouvons nous représenter ces deux formes de management, non pas en opposant deux à deux différents types de leaders (tel est le choix de Gérard OUIMET pour la rédaction de sa thèse), mais plutôt en les présentant sous forme de polarités variant entre d'un côté le leadership constructif et de l'autre le leadership destructif.

D'après une recension détaillée des principaux facteurs idiosyncrasiques, culturels, environnementaux et structurels participant à la manifestation du leadership narcissique dans les organisations, Gérard OUIMET identifie cinq composantes psychologiques du leader « psychopathe », soit le charisme, l'influence intéressée, la motivation fallacieuse, l'inhibition intellectuelle et la considération simulée. Les principales conséquences négatives pour une organisation sont :

- la production de prises de décisions volatiles et risquées ;
- la création d'un climat organisationnel toxique ;
- la destruction de la confiance des subordonnés ;
- la détérioration de l'efficacité organisationnelle ;
- l'émergence d'une gestion dysfonctionnelle ;
- et la manifestation de comportements non éthiques.

Ayant pour point commun le charisme qui dans un premier aperçu ne permet pas de différencier le leadership constructif du leadership destructif, nous constatons que le leader narcissique nourrit avant tout des ambitions personnelles ce qui aura pour conséquence de l'éloigner de plus en plus de ses obligations officielles. Les désirs personnels étant inconciliables avec la promotion des intérêts de l'organisation et de ses membres, force est d'admettre que les enjeux fondamentaux de gestion inhérents à l'actualisation du leadership narcissique dans un contexte organisationnel sont foncièrement de nature éthique.

Dans une conjoncture marquée par des incertitudes économiques, politiques, sociales et environnementales, certaines caractéristiques de la personne narcissique, à savoir sa confiance en soi exacerbée, sa nette prédisposition à l'affirmation de sa dominance et son charisme, font d'elle la candidate toute désignée – le leader – pour juguler avec succès les effets déstabilisants, voire perniciose, des forces conjoncturelles.

En fait, en période d'incertitude, l'émergence des leaders narcissiques s'en trouve accrue, et ce, nonobstant le fait que les gens de leur entourage leur reconnaissent des caractéristiques négatives, telles l'arrogance et l'inclination à exploiter autrui. Cependant, la capacité salvatrice prêtée aux leaders narcissiques s'étiolle rapidement pour faire place aux manifestations de leurs véritables intentions : la poursuite de leurs intérêts personnels bien souvent invouables. À l'engouement initial des gens pour leur leader narcissique se substitue une amère déception chez ceux-ci.

C'est dans une telle perspective de potentialité d'abus de pouvoir – enjeux éthiques –, initialement tacites (tromperie) puis davantage manifestes (autocratie), que l'analyse du leadership narcissique organisationnel prend tout son sens.

Conclusion :

La profusion d'études sur le leadership organisationnel a toujours porté sur des distinctions faites vis-à-vis du caractère affiché par le leader. Rares sont celles qui ont pu mettre en lumière les failles d'une institution en rapport à celles du leader qui la dirige.

Ceci explique probablement une partie des difficultés que nous avons à reconnaître notre implication, voir notre complicité tacite, dans le mouvement perpétuel aliénant des organisations dysfonctionnelles qui peuvent rendre fou au point de susciter une série de drames comme en ont vécu certaines entreprises.

Pour faire face à ce véritable fléau de société, il n'existe guère d'autre remède que celui d'informer sur les processus mis en œuvre par les personnalités narcissiques et la façon dont ces forces agissent sur notre santé physique et mentale, car le mouvement perversif qu'elles entraînent ne se nourrit que de notre ignorance. Pour stopper cette roue infernale, il est donc vital de nommer et d'identifier l'origine de notre mal-être et son vecteur de diffusion – la communication déviante – qui ronger notre civilisation.

Ce n'est ni simple ni aisé, car le « totalitarisme rampant » [8] que nous subissons tous active des comportements régressifs qui nous font voir la vie que sur un mode binaire... sans nuance. « Ou vous êtes avec nous, ou vous êtes contre nous », semble être la phrase que tous les tyrans de la planète ont un jour prononcée en situation de conflit, invitant les peuples à une vision manichéenne des choses et stigmatisant par là même les personnes plus modérées en les assimilant à « l'ennemi ». Tel a été le discours de George W. BUSH à la suite des attentats du 11 septembre 2001 exhortant tous les pays alliés à se joindre à sa guerre impérialiste sous prétexte de combattre le terrorisme : « Either you are with us, or you are with the terrorists. »

Notre déclin est le prix que nous payons pour avoir donné caution à un leader pervers narcissique. Tant que nous n'aurons pas compris cela, nous continuerons à sombrer encore un peu plus dans le chaos. Toutes les victimes de ces personnalités toxiques qui y ont su leur échapper sauront vous le dire mieux que quiconque.

Philippe VERGNES

[1] Gérard OUIMET est professeur titulaire de psychologie organisationnelle au service de l'enseignement en management à HEC MONTRÉAL. Cet article fait de nombreux emprunts à sa thèse, qu'il soit ici remercié pour son autorisation à en disposer librement.

[2] Bien qu'il s'avère également préjudiciable à autrui, le leadership inefficace se distingue du leadership destructif en ce sens que sa nocivité ne dépend pas d'une intentionnalité malveillante envers autrui, mais plutôt de l'incompétence, de la négligence ou de la fainéantise de la personne devant assumer le rôle de leader.

[3] Ce constat se réfère ici à la précédente série d'articles sur l'empathie, la conscience morale et la psychopathie, partie 1/3, 2/3 et 3/3.

[4] La dénomination « leadership toxique » cohabite avec d'autres désignations, tels les leaderships abusif, despotique, tyrannique et intimidant, affichant entre elles un appréciable chevauchement définitionnel. Puisqu'entre toutes ces appellations, c'est celle de « leadership toxique » qui s'avère la plus globalisante au chapitre des comportements nocifs, nous avons décidé de la retenir. Pour une analyse comparative de la teneur de ces différentes appellations pour l'essentiel synonymiques, se référer aux travaux de KRASIKOVA et al. (2013), PELLETIER (2010) et SCHYNS & SCHILLING (2013).

[5] Propos de Gérard OUIMET soulignés par mes soins.

[6] Également soulignés par mes soins.

[7] Bien qu'ayant colligé les résultats d'études empiriques réalisées auprès d'individus narcissiques n'assumant pas nécessairement un rôle de leader au sein d'une organisation, une récente métaanalyse de CAMPBELL et CAMPBELL (2009) indique que ces individus génèrent, à l'endroit d'eux-mêmes et des autres, près de deux fois plus d'incidences négatives que d'incidences positives. De plus, alors que les incidences positives pour les individus narcissiques et les gens de leur entourage se révèlent à la fois essentiellement concentrées au tout début d'un épisode relationnel et de courtes durées (phase d'émergence), les incidences négatives pour ces mêmes acteurs se manifestent surtout immédiatement après la brève phase d'émergence et ont tendance à perdurer (phase de persistance).

[8] Ariane BILHERAN, Tous des harcelés ?, Armand Colin, 2010.

PATHOLOGIE DU POUVOIR PSYCHOLOGIE DES LEADERS PSYCHOPATHES

Sommes-nous complices ? (3/3)

Philippe VERGNES

« Lorsque tout va bien, les fous sont dans les asiles, en temps de crise ils nous gouvernent. » [Carl Gustav JUNG].

N'en déplaise à ceux qui croient encore au Père Noël, Carl Gustav JUNG ne s'y est pas trompé, car comme le disait Frédéric LORDON dans l'émission radio de Daniel MERMET, Là-bas si j'y suis du vendredi 16 septembre 2011 (partie 3/12 à 3'10) au sujet de la crise qui sévit depuis 2008 : « [...] Lorsque l'on est confronté à des phénomènes sociaux bizarres, il faut se rendre aux hypothèses psychiatriques en tout dernier ressort, quand on a épuisé toutes les autres. Mais malgré tout il faut bien dire que toute cette affaire[1] à tous les aspects d'une histoire de fous, et très honnêtement, je ne sais pas comment l'expliquer autrement. Donc j'essaie de résister et de ne pas me rendre à cette hypothèse, mais tout m'y porte... »

Et effectivement, certaines hypothèses psychiatriques expliquent très bien la crise mondiale actuelle au travers du concept de psychopathie – ou son équivalent français : la perversion narcissique (« succesful psychopath ») – qui a tendance à sérieusement interroger certains médias comme en témoigne l'impressionnante série d'articles publiés récemment dans la presse spécialisée et dont voici une liste non exhaustive :

- 6 janvier 2012, Atlantico.fr, La psychiatrie pour expliquer la crise ? Wall Street serait un aimant à psychopathe.
- 21 novembre 2012, Audrey DUPERRON sur EXPRESS.BE, Où trouve-t-on le plus de psychopathes ? Dans les hôpitaux psychiatriques ou dans les conseils d'administration des entreprises ?
- 8 février 2013, Atlantico.fr, Toujours plus nombreux au bureau, comment repérer les psychopathes, les machiavéliques ou les narcissiques ?
- 11 février 2013, Annie KHAN sur LEMONDE.fr, Quand les patrons psychopathes nous empoisonnent la vie.
- 27 février 2013, Nathalie CÔTÉ sur LAPRESSE.CA, Mon collègue, ce psychopathe.
- 7 mars 2013, Sylvia BRÉGER pour Cadre Dirigeant Magazine, Psychopathe en costume et cravate.
- 11 août 2014, Magazine CAPITAL n° 274 du mois de juillet 2014, Le pervers narcissique au bureau, le repérer, le combattre.
- 19 septembre 2014, Manfred Ket de VRIES sur le site de la Harvard Business Review France, Votre chef est-il un psychopathe ?
- Etc.

Précisons toutefois que compte tenu des études actuelles sur le problème psychopathique, et comme maintes fois rappelées au fil de mes écrits, le terme « psychopathie » devrait s'écrire au pluriel, car la perversion narcissique n'en est que la forme la plus « aboutie » correspondant, dans la présentation qu'en fait Gérard OUMET, au « renard bien cravaché » ou au « psychopathe en col blanc » également appelé « criminel en col blanc ». Ce dernier terme désignant des personnalités qui telle que le tristement célèbre Bernard MADOFF se livre à la criminalité la plus répandue à l'heure actuelle, mais pourtant la plus méconnue et la moins sanctionnée de toutes. Rien d'étonnant à cela, car dans un monde où l'imposture est institutionnalisée, ceux qui s'y livrent le plus sont ceux-là mêmes qui nous dirigent.

Un avis partagé par de plus en plus d'observateurs et de chercheur comme Clive BODDY, ancien professeur de marketing à l'université de Nottingham et auteur de Corporate Psychopaths : Organisational destroyers, pour qui ce sont les psychopathes d'entreprises, notamment ceux que l'on trouve à Wall Street ou sur toutes les places boursières qui sont responsables de la crise actuelle.

Ni plus, ni moins !

Et il faudra s'y faire, car tant que ce problème ne sera pas réglé, les psychopathes qui détiennent actuellement le pouvoir continueront à étendre leur emprise sur la planète entière, car leur désir de puissance ne connaît aucune limite.

S'ils représentent moins de 1% de la population (bien moins en réalité, car sur les 1 % de psychopathes statistiquement présent parmi nous, seule une infime partie occupe des postes stratégiques pouvant influencer sur les décisions des États) ils provoquent au minimum deux fois plus de désastres que de bienfaits (cf. les études présentées à la partie 2/3 de cet exposé).

Mais ce que ne révèlent cependant pas les quelques études portant sur le sujet, c'est la permanence des décisions catastrophiques prises par de tels individus et leurs impacts sur le long terme.

De fait, si l'on mesure désormais assez bien l'impact d'une mauvaise décision d'un dirigeant psychopathe, on limite cet impact à la durée du mandat qu'il a exercé. Or, certaines décisions ont des conséquences qui perdurent et continuent à nuire à ceux qui les subissent durant de nombreuses années encore – parfois même des décennies – après les mauvais choix effectués par ce type de leader. Par ailleurs, lorsque nous prenons conscience de la situation, c'est toujours après que le mal ait été fait. Jamais avant.

Subséquentement, si pendant la période de présence à des postes à hautes responsabilités on enregistre deux fois plus de mauvaises décisions que de bonnes chez les leaders au narcissisme pathologique, sur la durée d'influence de leurs mauvaises décisions, on peut estimer leurs impacts dans un rapport d'échelle de dix contre un en moyenne² (les exemples tels que MADOFF & Co sont beaucoup plus fréquents que ce qui nous est présenté dans les médias mainstreams).

Autrement dit, un leader psychopathe génère en moyenne dix (10) fois plus de problèmes qu'ils n'apportent de solutions.

On comprend le cercle vicieux dans lequel s'enferment et nous enferment ces personnalités pathologiques qui suite à une décision prise dans l'unique but de satisfaire leur narcissisme pathologique créent un événement ou une situation catastrophique qu'ils ont ensuite à charge de devoir corriger compte tenu de leur statut. Mais comme la solution qu'ils apportent aux problèmes qu'ils ont eux-mêmes engendrés est uniquement motivée par leur désir de satisfaction égocentrique, ils génèrent une nouvelle catastrophe. Et ainsi de suite ad vitam æternam jusqu'à ce que la chute – la leur et celle dans laquelle ils nous entraînent tous – les arrête.

C'est la stratégie du pompier pyromane qui en se faisant passer pour le sauveur d'une situation dont il est lui-même responsable, en tire un bénéfice narcissique. Peu importe les dégâts occasionnés à son entourage, seul le plaisir personnel importe pour ses individus au narcissisme pathologique marqué par une absence de limite entre soi et autrui et un déni d'altérité.

C'est dire si le développement de cette pathologie au « carrefour du social, du politique, du juridique et du psychiatrique »[2] peut rapidement conduire à une véritable catastrophe si nous n'y prenons pas garde. C'est dire également combien il est important, comme le disait Frédéric LORDON, de se pencher sur les hypothèses psychiatriques.

Dans les deux premières parties de cette série d'articles, nous avons beaucoup insisté sur le narcissisme et la façon dont cet aspect de la personnalité est désormais envisagé par le nouveau DSM-5. Nous avons également évoqué les nombreuses incidences négatives de ses personnalités tant pour leur entourage que pour eux-mêmes et l'organisation qu'ils dirigent.

Rappelons-en à grands traits les principales caractéristiques :

- autosuffisance ;
- solitude revendiquée, mais non assumée ;
- toute-puissance de la pensée ;
- idéal grandiose de perfection ;
- sentiment d'ennui et de monotonie ;
- angoisses d'engloutissement et/ou d'étouffement ;
- perception de son identité insuffisante[3], floue des limites soi/autrui ;
- besoin constant de s'affirmer vis-à-vis des autres d'où son autoritarisme.

Outre ces aspects quelque peu rébarbatifs de la personnalité narcissique, son système de pensée a ceci de particulier que « la logique du narcissisme pathologique est : le monde et moi nous ne faisons qu'un, tout sera uniforme, tout sera à mon service. »[4]

D'où nous comprenons comment ils organisent le monde autour d'une pensée unique à laquelle ils adhèrent. Dans notre société d'aujourd'hui, cette pensée unique porte un nom, c'est celle de l'homo œconomicus qui sans être nommée est bel et bien celle qui prédomine au sein du nouvel ordre mondial actuel (cf. Peut-on se fier à notre jugement, la fiabilité des « experts* » en cause).

Dès lors, de plus en plus de professionnels se posent la question de savoir comment une logique de pensée spécifique s'actualise dans le monde réel en produisant les malheurs que nous pouvons tous constater désormais. L'un de ces chercheurs, Manfred Ket de VRIES, auteur du dernier article cité en lien ci-dessus, a été le premier à mettre en relation le narcissisme pathologique des dirigeants avec les dysfonctionnements de l'organisation qu'ils dirigent. Ses ouvrages peu connus sont d'une remarquable perspicacité. Il y souligne l'extrême difficulté à faire la distinction entre le génie professionnel et le psychopathe (cf. tableau comparatif de chacun de ces deux archétypes) et passe

en revue les nombreuses facettes de cette problématique, tant du point de vue des leaders narcissiques que des personnes qu'ils séduisent.

D'un point de vue psychiatrique, les travaux de Manfred Ket de VRIES rejoignent ceux de nombreux auteurs qui se sont penchés sur la clinique de l'imposteur (cf. La fabrique des imposteurs, si le pervers narcissique m'était « compté » ou comment le paradoxe de l'idéologie néolibérale influence nos personnalités) qui sous une autre approche ont donné lieu à la théorie de la perversion narcissique développée sur ce site tout au long de mes articles.

Mais pour qu'une imposture se réalise, il lui faut un public, car « le mensonge et la crédulité s'accouplent et engendrent l'opinion » (Paul VALÉRY). C'est ainsi que « d'une manière symbolique, les imposteurs semblent assumer le rôle d'une mère archaïque, très protectrice, qui satisfait d'immenses désirs, permettant de réaliser le vœu de capter une totale attention, un vœu qui date de l'enfance, presque oublié, mais auquel on n'a jamais vraiment renoncé. Pour leur public, les imposteurs représentent quelqu'un qui comprend tous leurs besoins, qui peut exprimer leurs désirs les plus profonds et qui se souciera d'eux. Pour l'imposteur, l'avidité similaire du public le stimule constamment. Le monde de rêves du public, une fois que l'imposteur est parvenu à y pénétrer, recèle des demandes infinies. Ainsi, imposteur et public sont liés par des intérêts qui coïncident, pour former une entente inconsciente ; comme l'a dit W.C. FIELDS, "vous ne pouvez pas tromper un honnête homme". Le public est heureux, car il attend ce qui va satisfaire sa demande. Quant à l'imposteur, il a besoin du public pour neutraliser un sentiment de vide intérieur et réaffirmer une certaine sorte d'identité. Bien sûr, le public est davantage prédisposé en temps de crise et d'agitation, lorsque l'imposture peut atteindre une grande échelle, car il a un besoin, conscient ou informulé, de sauveur. »[5]

En de telles circonstances, de nombreux chercheurs parleront de complicité d'un peuple crédule dans la genèse de l'émergence du leader narcissique. Toutefois, rares sont ceux qui ont également interrogé cette crédulité qu'ils reconnaissent – ou non – au peuple, même lorsque ceux-ci, comme Manfred Ket de VRIES qui parle également de complicité, ont pourtant bien cerné la dualité bourreau/victime comme en témoigne cet extrait : « La plupart des gens rentrent dans le droit chemin et deviennent complices, passivement ou activement, des repréailles du leader contre ceux qui ne sont pas disposés à rentrer dans le moule. Ce comportement vise à s'autoprotéger de deux façons. D'abord, cela limite le risque de devenir soi-même victime du leader. Ensuite [...] s'identifier à l'agresseur est une façon de résoudre son sentiment d'abandon et d'impuissance en face du totalitarisme. Se sentir proche du leader – s'intégrer au système – crée l'illusion de devenir puissant soi-même. Ce processus d'identification à l'agresseur, l'incitation à participer à une forme de pensée commune, cela s'accompagne de certaines exigences. La moins subtile de ces exigences, c'est de participer à la violence perpétrée contre les ennemis désignés de l'agresseur. Partager de cette manière une même culpabilité devient le signe de son engagement. C'est ainsi que le leader fabriquera constamment des traîtres. La majorité des partisans, partagés entre l'amour et la crainte du leader, se soumettront aux demandes qui leur seront faites. Ils ont à leur disposition beaucoup de boucs émissaires commodes sur lesquels venger le groupe, si les choses ne vont pas comme le souhaite le leader – des entités bien réelles sur lesquelles projeter tout ce dont on a peur, tout ce qui est perçu comme le mal et qui menace le système. Une telle démarche peut aboutir à des résultats désastreux. Elle peut conduire à la destruction complète de l'organisation par elle-même ou, dans le cas d'un leader politique, à la perte de la nation tout entière. »[6]

C'est ce mécanisme d'autoprotection qu'avait cherché à saisir Étienne de la BOÉTIE dans son Discours de la servitude volontaire écrit en 1549 à l'âge de 18 ans, sans toutefois parvenir à l'expliquer malgré une brillante analyse psychologique des tyrans au pouvoir.

Mais à la connaissance de ce mécanisme de protection, il convient également d'ajouter la compréhension des conflits intra- et interpsychique que seule la théorie de la perversion narcissique a pu conceptualiser. Ce n'est qu'à cette unique condition que nous pouvons appréhender la destructivité dont sont porteurs les leaders psychopathes, car ils exportent leur propre mal-être dans le monde extérieur du fait de leur absence de limite. Ces techniques très particulières d'export des conflits intrapsychiques sont ce que Paul-Claude RACAMIER qualifie de « rien de plus difficile à comprendre [et] rien de plus important à connaître dans les rouages interpsychiques des familles, des institutions, des groupes et même des sociétés » (cf. Pathologie du pouvoir : Psychologie des leaders psychopathes – Question de narcissisme).

Conclusion :

L'importance du narcissisme individuel dans les organisations a longtemps été minorée. Manfred KET de VRIES s'en désolé : « il est regrettable de constater que les systèmes de protection, de freins, et de contrepoids, qui fonctionnent

dans les grandes organisations, parviennent rarement à déceler les signes d'une personnalité narcissique dangereuse avant que le mal n'ait été déjà fait. »[7]

Quant à Gérard OUMET, il conclut ainsi l'un des chapitres de sa thèse : « Les ostensibles qualités enjouées du leader narcissique camouflent une dynamique psychologique à maints égards socialement dysfonctionnelle. L'engouement collectif suscité par l'étalage d'une saisissante prestance de la part du leader narcissique fait rapidement place à la dérive organisationnelle et à la souffrance humaine. »[8]

Il n'est plus possible aujourd'hui de douter sur les causes de cette souffrance humaine, car nous en connaissons désormais les mécanismes grâce aux importants travaux réalisés ces dernières années depuis l'apparition du concept de harcèlement moral dans les années 90 qui ont abouti en 2002 à une loi et à la mise en place de nombreuses structures luttant contre les risques psychosociaux. Les incidences négatives telles que listées lors de la seconde partie de cette série d'articles sont innombrables et nous en mesurons tous un peu plus chaque jour la gravité. Tout reste encore à faire afin de circonscrire ce fléau qui, quoique l'on puisse en penser nous affecte tous sans exception aucune. À vrai dire, nous ne faisons seulement que commencer à le comprendre.

C'est pourquoi nous pouvons dire avec Gérard OUMET que : « le choix judicieux d'un leader se doit d'aller au-delà du superficiel vernis maquillant de profonds défauts structureaux... »[9]

Cela remet directement en question le moyen de sélection de nos leaders politiques, car lorsqu'un système tel que celui que nous connaissons à l'heure actuelle, ne nous propose plus que de voter pour des narcissiques pathologiques, cela revient à n'avoir pas d'autres alternatives que celle de choisir entre la peste ou le choléra. Il est donc essentiel de penser à un véritable changement qui laisse place à des organisations ne favorisant pas ce type de personnalité.

Toutefois, si nous sommes certes en droit de nous poser des questions sur le fait que nous laissons agir ces psychopathes en toute impunité. Nous pouvons aussi nous demander pourquoi prolifèrent-ils ainsi au sein de certaines organisations et en particulier les institutions d'États. Nous pouvons même pousser la réflexion jusqu'à nous interroger sur notre responsabilité dans l'apparition de ce phénomène et il semblerait même que ce soit par là qu'il faille commencer, car quelle que soit l'organisation future envisagée, le problème psychopathique leur survivra et menacera toujours d'une façon ou d'une autre toute structure qui sera mise en place.

Gardons toujours à l'esprit que ces personnalités sont de véritables caméléons et que tant que nous n'aurons pas éradiqué la cause des causes de ce fléau qui puise sa source dans les maltraitances infantiles et les traumatismes transgénérationnels, le problème du narcissisme pathologique ne sera pas réglé et son incessante lutte pour le pouvoir perdurera quelle que soit la forme de société qui émergera.

Il est donc primordial, que dis-je... il est donc fondamentalement vital, de se pencher sur cette cause des causes, car comme le disait Nelson MANDELA : « Il ne peut y avoir plus vive révélation de l'âme d'une société que la manière dont elle traite ses enfants » et nous vivons justement dans une société qui a bel et bien perdu son âme.

Ainsi, et pour répondre à la question soulevée par le titre de cet article, s'il est très difficile de parler de complicité, car d'une certaine manière ce terme – pris au sens juridique – est en opposition avec celui de crédulité qu'évoque Paul VALÉRY, nous pouvons parler de manque de responsabilité ou d'auto-nomisation – qu'il faut probablement chercher dans une certaine peur de la liberté – dans la façon dont nous éduquons et instruisons nos enfants. C'est-à-dire que non content de mal investir sur notre avenir, nous le détruisons inconsciemment en le contraignant.

Philippe VERGNES

[1] « Cette affaire » fait référence à la crise de 2008 et aux politiques d'austérité qui depuis plombent notre économie.

[2] Rapport d'audition publique de la Haute Autorité de Santé Prise en charge de la psychopathie, p. 169.

[3] Cf. théorie de l'attachement de John BOWLBY.

[4] Alberto EIGUER, La perversion narcissique un concept en évolution, in L'information psychiatrique Vol. 84, n° 3, mars 2008.

[5] Manfred KET de VRIES, Leaders, fous et imposteurs, éditions ESKA, 1995.

[6] / [7] Ibidem, p. 123 / p. 44.

[8] Gérard OUMET, Psychologie des leaders narcissiques organisationnels.

[9] Ibidem, p. 88.